



Centre de Recherches
sur les Lettres Romandes
Bâtiment central
1015 Lausanne-Dorigny

Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins



SOMMAIRE

L'oiseau Marguerite Wuthrich	3
Le voyage Catherine Dubuis	5
Les amants séparés: quelques notes sur le voyage dans <i>Le Livre pour toi</i> Daniel Maggetti	7
Un voyage en forme de poupée Christophe Fovanna	13
Poèmes troubles (extraits) Marguerite Burnat-Provins	19
«Une île verte et longue, en figure de larme» Pierrette Micheloud	27
Le voyage et ses antidotes Philippe Barraud	31
Heures d'été (inédit, extraits) Marguerite Burnat-Provins	33
Heures de printemps (inédit, extraits) Marguerite Burnat-Provins	35
Bibliographie Catherine Dubuis	39

© Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins
Octobre 1992

Illustration de la couverture:
Oiseau blanc sur fond de mirabelles
Pastel et gouache, 50 x 35 cm.

SOMMAIRE

1 L'oiseau
Marguerite Wuthrich

5 Le voyage
Catherine Dupuis

7 Les amants séparés : quelques notes sur le voyage
dans La livre pour toi
Daniel Maggetti

13 Un voyage en forme de poule
Christophe Fovanna

18 Poèmes troubles (extraits)
Marguerite Burnat-Provins

27 Une lie verte et jaunie, en figure de femme
Pierrette Micheloud

31 Le voyage et ses ardeurs
Philippe Barraud

33 Fleurs d'été (extraits)
Marguerite Burnat-Provins

35 Fleurs de printemps (extraits)
Marguerite Burnat-Provins

39 Bibliographie
Catherine Dupuis

Philippe Barraud, journaliste à l'Hebdo

Catherine Dubuis, enseignante à l'UNIL

Christophe Fovanna, enseignant

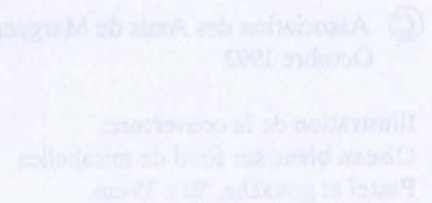
Daniel Maggetti, chercheur et enseignant

Pierrette Micheloud, poète

Romaine Renaud-de Kalbermatten, architecte, pour le choix des illustrations

Marguerite Wuthrich, présidente de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins

ont réalisé ce Cahier 5.



L'OISEAU

Blanc, paré donc de toutes les couleurs, l'oiseau de Marguerite Burnat-Provins nous invite au départ.

Albatros de Baudelaire, oiseau jaune ou noir de Braque, ardents à vivre, ces êtres semblent toujours nous précéder dans le ciel de nos voyages.

Un départ n'est jamais tout à fait innocent, nous dit aussi Nicolas Bouvier, grand voyageur. Partir, c'est au moins aller au-devant des autres. Rester, par contre, dans le paysage familier qui nous paraît immuable, c'est prendre le risque d'oublier très vite notre désir de voler à la conquête d'un nouveau monde.

Prêts au départ, une cinquième fois, nous avons maintenant la plume plus légère. Nos mécènes ont mis sur notre constance et ne se sont pas trompés. Nous pouvons remercier ici, au nom de tous les amis de Marguerite Burnat-Provins, la Loterie Romande du canton de Vaud et celle du Valais pour leur très substantielle contribution financière.

L'un d'eux emporte toujours un livre de Marguerite Burnat-Provins dans ses bagages, l'autre s'en va sur les pas de l'artiste, dans les chemins de San Romerio, un troisième est un voyageur immobile, un autre encore longe le fleuve de la séparation: ce sont les auteurs de ce Cahier.

Je vous remercie d'accueillir, une fois de plus, cette cinquième édition, avec beaucoup de chaleur.

Marguerite WUTHRICH

Catherine DOBUS

LE VOYAGE

"Il faut, de temps en temps, quitter la chaise familière auprès de la fenêtre où n'apparaît qu'un tableau toujours pareil, pour s'en aller renouveler son âme et ses pensées au contact d'aspects nouveaux. Un voyage donne une autre idée de la vie; c'est une porte qui s'ouvre sur des possibilités de liberté, un retour aussi, inconscient, vers des époques larges où l'espèce humaine circulait autrement, à la recherche de terres nouvelles à conquérir. Et ces échappées sont bonnes, comme le rire qui active la course du sang."

(Lettre à la mère de Madeleine Gay-Mercanton, datée de Cantin, le 30 avril 1910, Centre de Recherches sur les Lettres Romandes.)

Ce *Cahier 5* rassemble des études groupées autour du thème du voyage, thème central dans l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins et dont nous sommes encore loin d'avoir épuisé la richesse.

Voyage réel, qui porte en lui, comme son double, la nostalgie poignante du havre; voyage imaginaire, grâce aux pouvoirs de l'art; voyage enfin sur les ailes de l'opium, voici quelque-unes des variations qu'offre ce thème chez Marguerite Burnat-Provins.

Daniel Maggetti suit, dans *Le Livre pour toi*, les traces d'une voyageuse absente à elle-même et au monde, car le but du voyage n'est ni l'exploration des beautés de l'univers ni un approfondissement de la connaissance de soi, mais le retour, comme aimanté, vers celui qu'elle a quitté à son corps défendant.

Christophe Fovanna rapproche Dolly, des *Poèmes troubles*, de la poupée de Hans Bellmer, démarche

originale qui ouvre à la lecture de ces poèmes énigmatiques des horizons nouveaux.

Pierrette Micheloud effectue un pèlerinage au Val Poschiavo, sur les pas de *La Servante*; elle retrouve la maison célébrée par celle qui a revêtu, pour un temps du moins, l'humble habit de Cendrillon.

Philippe Barraud enfin revit de l'intérieur ce déchirement entre l'attrait du départ, la merveille des promesses du voyage, et la solitude, l'abandon, le désir intense du retour; déchirement adouci par les livres que l'on emporte avec soi.

En complément, et comme à l'habitude, nous faisons une large place à des textes de Marguerite Burnat-Provins. En plus d'extraits des *Poèmes troubles*, qui s'imposaient à la suite de l'article de Christophe Fovanna, nous avons le privilège d'offrir en primeur à nos lecteurs des extraits de deux textes inédits, *Heures d'été*, qui datent de 1937, et *Heures de printemps*, écrites en 1939, au seuil de la Deuxième guerre mondiale. Nous tenons à remercier chaleureusement Madame Robert Marclay qui nous a autorisés à publier ces inédits.

Catherine DUBUIS

LES AMANTS SEPARES:

quelques notes sur le voyage dans *Le Livre pour toi*

Placés sous le signe d'une double initiation (aux rythmes du cosmos, et à l'altérité masculine), le parcours à travers les saisons et l'exploration du corps masculin se superposent dans *Le Livre pour toi*. Par ailleurs, le voyage symbolique et le voyage réel s'y épousent, puisque l'œuvre évoque, dans son dernier tiers, une période d'éloignement géographique entre les amants, ainsi annoncée par le «je» poétique:

J'ai quitté ma maison douce, sur le coteau; elle dort maintenant délaissée (LXVIII)¹.

La femme du *Livre pour toi* met une distance entre elle et le destinataire de son monologue amoureux; à ce voyage immobile qu'était le blason du corps de Sylvius succède l'errance, et à l'horizon de la vallée montagnarde se substituent désormais des paysages méridionaux. La tension qui naît de l'opposition entre ces deux réalités complémentaires est constitutive du projet de Marguerite Burnat-Provins, et j'aimerais en montrer quelques aspects.

Le voyage est d'abord une forme de révélation négative, car il entraîne l'exclusion du jardin d'Eden; ce sentiment est d'autant plus fort que le départ coïncide avec la venue de la saison froide. La vie quotidienne avec Sylvius se déroulait au sein d'une nature maternelle, opulente et généreuse; l'époque du bonheur était celle des saisons chaudes, des fleurs puis des fruits; la fusion

des êtres avait pour corollaire une présence non problématique au monde et aux éléments. Les amarres de cet ancrage à la fois naturel, temporel et spatial sont brusquement rompues avec l'intrusion dans le texte d'images de mort². Le vœu d'une fin partagée et simultanée (par le suicide?) en cas d'affaiblissement de la passion (LXVI) est suivi d'un adieu implicite (LXVII), et le poème où la séparation est consommée accentue la rupture avec le temps de la nature féconde: uniques compagnons de route de celle qui s'en va, «un or terni» tombant des arbres, et, «furtive et légère», «une feuille morte» (LXVIII).

Seul le Rhône relie le Valais de Sylvius à la Provence vers laquelle l'amoureuse avance lentement; potentiellement, il semble pouvoir l'escorter, d'où ce départ effectué «en longeant le fleuve indomptable que les barques craignent d'affronter» (LXIX). Mais le cours d'eau ne garantira guère la continuité escomptée: tout au contraire, il occasionnera un sentiment d'étrangeté et une mélancolie dont la femme sera victime. Malgré le Rhône, voire même à cause de lui, une sensation d'abandon assaille bientôt la voyageuse:

Maintenant, de longues distances nous séparent et le fleuve rapide m'accompagne. [...]

Et je l'admire au cours des heures, le fleuve divers et magnifique, mais cette onde ignorante qui passe si près de ta demeure ne me dit rien de toi. Quant tu traverses le pont lointain qui tremble, elle ne t'entend pas, quand tu la regardes, elle ne te voit pas. (LXX)

D'emblée, la prise de conscience de la distance géographique se double de celle d'un éloignement psychique et sentimental douloureux, qui est à l'origine d'une impression de solitude et d'insécurité:

A mesure que les rives du fleuve s'élargissent et que je descends vers la mer, je sens tomber de mes épaules le manteau de douceur dont m'enveloppait ton amour. (LXXX)

Après avoir coulé jusqu'à la mer, l'eau descendue des Alpes est absorbée par les flots; sur le plan symbolique, l'arrivée à l'embouchure matérialise la perte, et sanctionne la séparation complète:

Le fleuve m'abandonne; ses eaux, qui ont passé sous tes yeux, vont se perdre, je leur ai dit adieu. (LXXXIII)

La médiation par le Rhône était illusoire, et le «je» poétique reconnaît que tout dialogue avec Sylvius est devenu impossible. Ce constat modifie sa relation au monde. La femme esseulée appelle à son secours les tableaux de la nature, où elle espère découvrir la permanence; ainsi s'accroche-t-elle aux évidences du cycle vital et saisonnier, pour réaffirmer la pérennité de son amour:

Sylvius, tant que le cornouiller au tronc noir restera debout, nos âmes vivront dans cet abri de verdure où nous nous sommes aimés, elles fleuriront avec les roses et se pencheront sur les bordures épaisses des buis. (LXIX)

Mais cet effort est vain. En l'absence de Sylvius, l'univers est différent; il est soumis au changement, au passage du temps, à la détérioration. La tentative de retrouver l'homme par l'intermédiaire de la flore, de la faune ou des paysages s'avère infructueuse. Les choses du monde ne donnent pas accès à l'être aimé. Sylvius transformait les lieux, les herbes, et jusqu'aux roches, en leur conférant un pouvoir surnaturel; elles ont maintenant perdu le sens qu'il leur insufflait. Depuis qu'elle est sur les routes, la femme qui parle est confrontée à une nature assoupie, comme suspendue, presque hostile. Plus rien n'a de saveur ou d'odeur: personne ne récoltera les «oranges lourdes» qui «pendent entre les feuilles glauques» (LXXII), les grenades ne sont pas mûres (LXXIII), les «olives noires et luisantes et le pain qui ressemble à une figure d'argile aux bras étendus» (LXXIV) ont perdu le goût de l'amour. La nature n'offre ni viatique ni remède, ses éléments n'ont pas de charge magique en eux-mêmes: Sylvius est le magicien qui peut agir sur eux, l'inverse est un leurre, ce qui confirme le caractère panique du personnage, suggéré par son nom de divinité des forêts. Sans lui, par conséquent, la terre est muette, contaminée par la tristesse.

Absente de la première partie du livre, l'Histoire fait son apparition au cours du voyage, sous les espèces de divers vestiges que la nomade rencontre sur son chemin. Une ouverture à autrui semble alors se profiler: si l'intérêt pour des événements extérieurs et des faits de civilisation succédait à l'égoïsme de la passion, l'aventure intime serait mise en perspective et

relativisée. Mais l'Histoire n'engendre aucune évocation vivante; les monuments observés subissent tous l'empreinte de l'état psychologique de la spectatrice, qui ne parvient pas à transcender leur apparence brute. Les gestes des Romains, empereurs, matrones ou soldats, sont réduites au seul dénominateur qui importe à la narratrice, celui de sa relation amoureuse. Pas plus que la nature, l'Histoire ne peut être animée si Sylvius n'est pas là, et elle est plutôt assimilée à une messagère de mort. Pour le dire avec Monique Laederach, la femme «*va de tombeau en tombeau: "sanctuaire muet", "domaine abandonné", "hémicycle désolé", maison des amants morts... Tout est ruine, poussière et souvenir sans voix*³». Les pierres rongées par le temps ne suscitent que la désolation et font sentir la cruauté du manque; appelé à l'aide, le souvenir de l'Autre ne peut remplacer sa présence physique, seule dépositaire d'un souffle salvateur:

[...] les masques sont en poussière, les voix sont éteintes, la vie disparue [...].

J'ai regardé... regardé pour entrevoir des ombres, j'ai écouté pour retrouver des chants, mais je n'ai rien aperçu près de moi que ton image, hautaine et grande, debout sur les dalles fendues, je n'ai rien entendu que le son regretté de ta voix. (LXXIII)

Ici, le «je» poétique du *Livre pour toi* s'apparente à celui du narrateur des *Filles du feu*. Le héros de Gérard de Nerval, lui aussi hanté par la passion, ne perçoit les restes du passé que sous les teintes de la nuit et de la mort, sauf quand ils sont habités par la femme aimée.

Dans «Octavie», lors de son excursion solitaire à Herculanium, il le déclare explicitement:

*Le temple de Vénus, celui de Mercure parlaient en vain à mon imagination. Il fallait que cela fût peuplé de figures vivantes*⁴.

Hostilité de la nature, mutisme de l'Histoire, inefficacité de la mémoire: après ce moment, certainement le plus sombre sur la voie de l'amour, un espoir se redessine dans *Le Livre pour toi*. Le texte additionne à nouveau les références à la nature; non pas celle de l'ici et du maintenant (qui est plongée dans les rigueurs de l'arrière-automne et de l'hiver), mais celle d'un futur qui scellera la réunion des amants. Ainsi l'œuvre décrit-elle un périple, au terme duquel la femme réintégrera la sphère préservée qu'elle a quittée. Le discours se charge alors d'hypothèses et de projections: le regard rétrospectif de la première partie du livre s'estompe, au profit d'un itinéraire imaginaire qui mène à la vie commune. Voilà apparaître aux yeux de la pèlerine obsédée par Sylvius «*le logis ignoré qu[elle] veut] habiter un jour avec [lui]*» (LXXVI); voilà que se rapproche le jour où, devenu compagnon de voyage, le jeune homme sera conduit vers les «*nobles cyprès*» de la «*terre d'or*» «*tant aimée du soleil*» et «*faite pour l'amour*» (LXXVII). A côté des certitudes, des questions récurrentes surgissent encore, où perce l'anxiété de celle qui attend:

Quel jour, ô Sylvius, à cette heure du repos, entendrai-je ton pas sur le chemin et ton rire à mon seuil? Quelle

nuit retrouverai-je, longuement appuyée sur mes lèvres, la douceur fraîche de ton baiser? (LXXXVI)

Toutefois, le rêve de la rencontre s'établit fermement (XC), avec ses implications: la magie de Sylvius promet à l'amoureuse une renaissance à la fois charnelle et cosmique, qui aura lieu en elle et autour d'elle. Les doutes qui caractérisent le début du voyage ont renforcé l'attachement érotique: la peur de la solitude et de l'hiver ne transparait plus que de manière épisodique (LXXXIX); les interrogations sur l'avenir s'effacent devant la conviction de la toute-puissance de l'amour. De tels gages permettent enfin à la femme de jeter un regard sur le monde autour d'elle et de l'habiter à nouveau. Le changement est particulièrement sensible à partir du chant LXXXVI:

Regarde et laisse aller ton rêve. Ton amour est plus fort que le sel, plus vaste que l'horizon, plus profond que la mer. (LXXXVII)

La maîtresse de Sylvius ne s'est pas égarée: elle a découvert qu'elle connaît le moyen de résister à toute atteinte, pourvu qu'elle demeure dans la foi de la passion. Sûre de revenir, bercée par des prévisions nettes et réjouissantes (XC), elle revit:

Tout vivait, Sylvius, j'ai aimé la vie. Et je sais pourquoi ce soleil sur les choses est en moi: parce que je te reverrai. (XCV)

Décidément impérissable, l'amant est retrouvé, de façon inattendue; et c'est comme s'il avait pénétré tous les éléments qui entourent la femme, elle-même possédée par lui jusque dans le tréfonds de son être:

Et dans mon cœur, si lourd de ton absence, qu'y a-t-il? Toi, mon grand amour, toujours toi. (XCII)

Le désarroi aura été de courte durée; la fin du voyage se déroule tout entière sous l'égide de Sylvius, dont l'amoureuse dresse en imagination la statue, telle l'effigie d'un dieu tutélaire, aux carrefours de sa route (LXXXIII). Dès lors, Sylvius semble bien avoir «rejoint cette Nature dont il était signe⁵». L'épreuve à valeur initiatique surmontée, le chemin du retour s'offre à l'errante. Rien ne parvient à corrompre la passion sincère: la leçon du voyage aura été celle-là. Ainsi, à l'avant-dernier chant, les signes de mort et de dévastation (le gel, la maison abandonnée, les ombres, ces branches comme des doigts de squelettes, le sentier disparu...) sont-ils niés par une affirmation triomphale:

Mais notre amour survit comme un éclatant perce-neige; éternel, il sourit quant tout est désolé. (XCIX)

Le voyage a été une étape de la passion et un chapitre de la déclaration d'amour; il a démontré à la femme que, sans Sylvius, elle ne peut exister ni dans la nature, ni dans l'Histoire. Depuis que leurs vies sont soudées, elle est à proprement parler hors du monde, dans une région qui obéit à une logique et à des codes incompatibles avec ceux d'autrui. La phase élégiaque du «livre païen»

souligne à la fois la nécessité de la proximité de l'autre, et l'aliénation profonde et consentie qui en dérive; au-delà de l'autobiographie à peine voilée⁶, l'expérience de celle qui sillonne le Sud de la France acquiert ainsi une portée générale, et le «je» lyrique se confond avec celui de l'éternelle amoureuse. L'Ariane du *Livre pour toi* a pris le risque de s'éloigner; elle a fait demi-tour, elle marche en direction du jeune Bacchus qui est resté dans sa vallée alpestre mais n'a cessé d'être son guide, en dépit de la distance:

Durant mon long voyage, mes yeux sont restés attachés à ton regard, comme à l'étoile qui marque le chemin et me voici. (C)

Le livre se clôt à la veille de ces retrouvailles. Dans l'univers intact et secret des amants réunis, l'intense cycle de la passion va recommencer.

Daniel MAGGETTI

Notes

1 Les chiffres romains entre parenthèses renvoient aux textes correspondants du *Livre pour toi*, dont les dernières éditions sont celles de la Bibliothèque romande (Lausanne, 1971) et des Editions Valmedia (Savièse, 1985).

2 Grâce au départ, la mort s'introduit dans la dynamique de la passion; ici, «la tragédie ne se résout pas dans la mort», mais celle-ci «y est [...] mimée, dans la seconde partie, par l'absence» (Monique Laederach, postface du *Livre pour toi*, Bibliothèque romande, p.170).

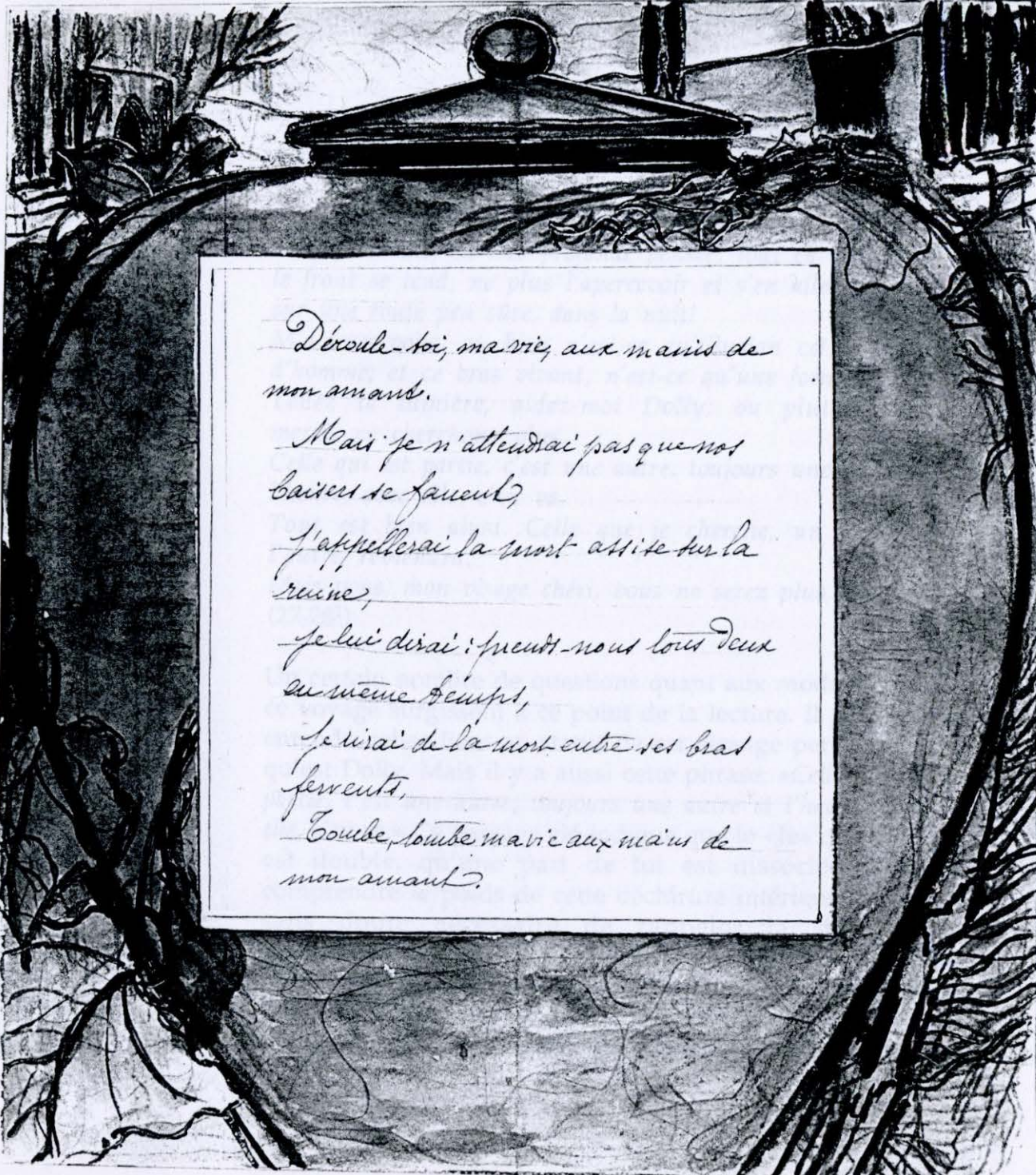
3 *Op.cit.*, p.171.

4 Gérard de Nerval, «Octavie», in *Les Filles du feu*, Paris, Folio, 1972, p.214-215.

5 Monique Laederach, *op.cit.*, p.172.

6 Sur les modalités précises du voyage transposé par Marguerite Burnat-Provins dans *Le Livre pour toi*, voir la postface de Monique Laederach citée ci-dessus.

D.M.



Déroule-toi, ma vie, aux mains de
mon amant.

Mais je n'attendrai pas que nos
baisers se fassent,

J'appellerai la mort assise sur la
ruine,

Je lui dirai : foncez-nous tous deux
au même sésame,

Je vivrai de la mort entre ses bras
ferme.

Tourbe, tourbe, ma vie aux mains de
mon amant.

UN VOYAGE EN FORME DE POUPEE...

*Vous retrouver sincère, à l'heure grave
du serment sous la pluie! Double et
bizarre vision, et quel miroir me la ren-
voie.*

Poèmes troubles

«POUR MOI-MEME»... Ainsi s'ouvre en dédicace le recueil des *Poèmes troubles*, me laissant d'évidence penser que le livre est *adressé*, par un geste péremptoirement circulaire, à l'auteur lui-même. Supposons maintenant ceci: que «moi-même» n'est pas qu'un destinataire mais une *destination*, comme si le contenu implicite de cette dédicace disait plus que «J'écris le livre [pour moi-même]», mais aussi «Je suis en *partance* [pour moi-même]». C'est à un voyage que je suis dès lors convié; voyage introspectif au travers de contrées tout autant imaginaires que réelles, voyage au tracé labyrinthique en quête d'une issue au-delà de laquelle il y aurait encore «moi-même». Le voyage est alors ici à la fois «poétique» et «psychologique», quête *de* soi et quête *en* soi. La courte section VIII du recueil me semble être la très exacte confirmation de cette hypothèse, raison qui me pousse à la citer en entier:

*Je ne suis jamais là et c'est une fatigue d'aller à ma
recherche, à travers des paroles croisées, des gestes sans
dessin, des heures sans couleur, qui passent entre des
gens sans tête.*

*Ah! Dolly, ne m'aiderez-vous pas à me retrouver moi-
même. Prenez un flambeau. Vous savez bien, on dit:
«Non, pas ici, peut-être là, on n'a pas regardé dans ce
coin», quand on a perdu une bague.*

*Mais son âme, sa très profonde pensée, tout ce vers quoi
le front se tend, ne plus l'apercevoir et s'en aller, comme
sur une route peu sûre, dans la nuit!*

*M'aiderez-vous, ou bien n'est-ce qu'illusion cette épaule
d'homme; et ce bras vivant, n'est-ce qu'une forme?*

*Tenez la lumière, aidez-moi Dolly; ou plutôt, non,
merci, ne cherchons plus.*

*Celle qui est partie, c'est une autre, toujours une autre et
l'heure, avec elle, s'en va.*

*Tout est bien ainsi. Celle que je cherche, un jour ou
l'autre reviendra.*

*Mais vous, mon visage chéri, vous ne serez plus là.
(27-28¹)*

Un certain nombre de questions quant aux modalités de ce voyage surgissent à ce point de la lecture. Il y a bien entendu celles liées au statut de cet étrange personnage qu'est Dolly. Mais il y a aussi cette phrase: «*Celle qui est partie, c'est une autre, toujours une autre et l'heure, avec elle, s'en va.*» Ce passage clé indique que le «Je» qui parle est double, qu'une part de lui est dissociée. Pour comprendre le poids de cette déchirure intérieure, il est sans doute nécessaire de rappeler la situation sentimentale difficile de Marguerite Burnat-Provins au moment où elle écrit ces pages troubles... Ce «Livre pour Moi» fait clairement écho au *Livre pour toi*, glorification poétique de son amour passionné pour Paul de

Kalbermatten. Echo en négatif, car la vérité du jour n'est plus à l'image du rêve d'autrefois :

Non pas l'étroite vérité qui se meut dans un jour méchant, cela, Dolly, c'est si peu de chose; mais sur la béante et décourageante vérité, qui dit: «Le puits de la cour est moins noir, moins glacé, moins dangereux que le fond de ce cœur.

Ne plongez là ni votre main, ni votre confiance, ni votre tendresse.

Le rêve ne supporte pas l'eau lourde, plus que l'aile du papillon. S'il est posé sur le bord de la margelle, qu'il s'élève et s'enfuit, fût-ce dans une nuit de tempête.

Il ira se briser, peut-être, contre le pignon de granit, c'est moins dur que contre une poitrine d'homme.» (12-13)

Un rêve brisé, telle est une cause apparente de la déchirure et de la souffrance de Marguerite Burnat-Provins. Mais la force de la scission intérieure que cette brisure déclenche n'en est pas pour autant expliquée. Car la naissance en la narratrice d'une autre femme, «*celle qui délirait*» à côté de «*celle qui veillait*» (12), s'augmente d'une part d'incarnation dans la figure énigmatique de Dolly. Une part seulement puisque, dès la section I, Marguerite Burnat-Provins attribue à Dolly des «*mains d'homme*» et dit d'elle qu'elle est une «*poupée*» (7). Puisqu'encore cette même section comporte cette double interrogation: «*Depuis quand les poupées sont-elles des femmes?*» (7), «*Depuis quand les poupées sont-elles des hommes?*» (9).

La poupée Dolly semble donc être – plus qu'une entité à part entière – le lieu commun à plusieurs entités. Le

rapport que la narratrice entretient avec ce personnage est suffisamment ambigu pour raisonnablement penser que comprendre le rôle de Dolly, c'est comprendre le sens, la forme exacts et la raison de la scission intérieure de Marguerite Burnat-Provins et, par suite, la raison d'être de ces *Poèmes troubles*.

Le choix d'une poupée comme personnage d'une œuvre littéraire est commun à un certain nombre d'auteurs. Mais en l'occurrence c'est au peintre Hans Bellmer que je pense en lisant les lignes de Marguerite Burnat-Provins, parce que la poupée qu'il créa en 1932 me paraît relever d'angoisses, de souffrances et de désirs très proches de ceux qu'on peut y noter. Jean Brun écrit de la poupée de Bellmer «*qu'en elle se manifeste la terreur du moi, soumis au carcan de ses limites, mais cependant toujours tendu vers ce qui n'est pas lui et avec quoi il s'efforce de coïncider malgré ses déchirures².*» S'il n'est en aucune façon légitime de comparer les facteurs qui ont présidé chez Marguerite Burnat-Provins comme chez Bellmer à l'élaboration d'un motif artistique semblable, on peut du moins estimer qu'il y a là une indéniable proximité thématique et se demander si les mécanismes psychologiques en jeu sont les mêmes. Dans sa *Petite anatomie de l'inconscient physique ou anatomie de l'image*, Hans Bellmer cherche précisément à définir ces mécanismes et à les généraliser:

Je pense que les différents modes d'expression: pose, geste, acte, son, mot, graphisme, création d'objet..., résultent d'un même ensemble de mécanismes psychophysiques, qu'ils obéissent tous à une même loi de

naissance. L'expression élémentaire, celle qui n'a pas de but communicatif préconçu, est un réflexe. A quel besoin, à quelle impulsion du corps obéit-il?

Retenons parmi les réflexes provoqués par une rage de dents par exemple, la contraction violente des muscles de la main et des doigts, dont les ongles s'enfoncent dans la peau. Cette main crispée est un foyer artificiel d'excitation, une «dent» virtuelle que détourne en l'attirant, le courant de sang et le courant nerveux du foyer réel de la douleur, afin d'en déprécier l'existence. La douleur de la dent est donc dédoublée aux dépens de la main; son expression, le «pathos logique», en serait la résultante visible. (11³)

En étendant cette explication à toute forme d'expression, Bellmer parvient à cette définition: «L'expression, avec ce qu'elle comporte de plaisir, est une douleur déplacée, elle est une délivrance.» (12) La «douleur» s'exprimerait alors dans l'opposition d'éléments réels et virtuels, l'opposition étant comprise comme la condition d'une loi que Bellmer formule ainsi: «L'opposition est nécessaire afin que les choses soient et que se forme une réalité troisième.» (25) Parmi les différentes applications concrètes de cette loi d'opposition que relève et analyse Hans Bellmer, il en est une qui intéresse de plus près le texte de Marguerite Burnat-Provins, puisqu'elle est à proprement parler littéraire. Il s'agit de ce type de permutations qu'on appelle les anagrammes. «Le corps, écrit à ce propos Bellmer, est comparable à une phrase qui vous inviterait à la désarticuler, pour que se recomposent, à travers une série d'anagrammes sans fin, ses contenus véritables» (43-44).

La question est maintenant de savoir si les *Poèmes troubles* comportent suffisamment de traces des mécanismes indiqués par Bellmer pour qu'on puisse leur appliquer sa théorie. Il m'apparaît très rapidement que oui, car l'opposition y est source d'un vaste champ sémantique. Le thème de l'Orient s'oppose à celui de l'Occident. A l'intérieur de ce champ, la maison réelle de Marguerite Burnat-Provins s'oppose à la maison de ses rêves exotiques. Dans cette maison orientale, *Mansour* est le pendant positif de "l'homme sourd" qu'est devenu réellement le Sylvius du *Livre pour toi*⁴. Il y a de plus les nombreuses oppositions d'expressions ou de mots: blanc - noir (37-38); riche - pauvre (40); triste-gai (51); janvier - été (136); dans de nombreuses pages se développent les oppositions jour - nuit, feu - eau, chaud - froid ou oui - non; il y a encore les expressions «vous ou votre reflet» (89), «de mon autre enfance, de mon autre âme» (117), «le baiser-vie» et «le baiser-mort»(130), «laissez-vous tomber dans le rêve double» (67). Je note enfin la présence de quelques oxymorons qui sont l'opposition faite figure rhétorique: «torture chérie» (31), «extase douloureuse» (49) ou «souffrance harmonieuse» (84).

Ces quelques exemples non exhaustifs suffisent, me semble-t-il, à montrer que le voyage auquel Marguerite Burnat-Provins nous convie est une traversée de l'âme d'un opposé à l'autre. Selon les mots de Bellmer, la «réalité troisième» qui en résulte, c'est la poupée Dolly. Je peux maintenant comprendre sa fonction dans les *Poèmes troubles*: elle est l'expression réelle de la souffrance de Marguerite Burnat-Provins. La multiplicité des "visages" de Dolly n'a donc plus rien

d'ambigu puisqu'il n'y a rien d'ambigu à ce qu'une expression soit multiple!

En utilisant maintenant le mécanisme des anagrammes, je peux aller encore un peu plus loin. Si je l'applique au mot Dolly, je trouve:

DOLLY = YDOLL = IDOLE

Ce jeu de permutations désigne presque comme une accusation le dieu Sylvius du *Livre pour toi*: c'est bien lui, la source de la souffrance, qui a trahi la vénération que Marguerite Burnat-Provins lui vouait! Mais pour trahir, il faut avoir prêté serment. Or voilà que, en jouant à permuter les lettres du titre – *Poèmes troubles* – je parviens à ceci:

POEMES TROUBLES

PERLES OU TOMBES

ROSEE TU ES PLOMB

PROMESSE BOULET

...et soudain surgissent en mon esprit ces phrases lues:

Je voudrais que vous dormiez, douce chose, sous cette mousseline. Et ce serait triste, Dolly, vous seriez un peu morte, immobile, sur votre lit fait des bruyères aimées et de ce velours bis, qui se constelle de rosée.

Vos mains brunes écraseraient des perles, sans que vous le sachiez; vous écrasez tant de choses, sans le savoir, Dolly. (19-20)

Et puis la découverte de cette "rosée de plomb" n'est-elle pas promise dans ce passage déjà cité: «*Le rêve ne supporte pas l'eau lourde*»? Finalement, l'éclosion de la "promesse boulet" ne résonne-t-elle pas en ces mots: «*Tu laisseras, à mes mains longues, tout ce que tu n'as pas donné, ces forces meurtries, desséchées, plus douloureuses d'avoir tant ressemblé à de belles promesses*» (100), et ne nous transporte-t-elle pas comme magiquement sur le même plan que le second exergue du livre qu'est «*...Souvenez-vous du serment sous la pluie.*»?

Du coup il me semble que l'enjeu majeur de l'écriture des *Poèmes troubles* est tout contenu dans cette page initiale. La promesse a été trahie et le lien d'amour s'est transformé en chaîne au pied d'une prisonnière. Il faudra à Marguerite Burnat-Provins tout ce voyage *en elle-même* et à destination d'elle-même pour parvenir à rompre le lien et recouvrer sa liberté.

Rappelons-nous ici que selon Hans Bellmer l'expression, comme «*douleur déplacée*», est une *délivrance*. Or les sept dernières sections des *Poèmes troubles* sont entièrement sous-tendues par le désir de délivrance:

Et maintenant, Dolly, par-dessus l'épaule jaune des marronniers, il y a, au fond de mon horizon, une statue en fonte de la liberté. (133)

J'étends les bras dans l'Océan Magnifique et je nage enfin, sans effort, ayant rompu toutes les chaînes. (138)

Mon temps doit être terminé; pour la dernière fois j'aurai été enchaînée. (151)

Par quel crime le pouvoir fut-il anéanti? Je ne me souviens pas! Que la force me le montre, pour qu'au moins je paie sans révolte et que je sache si le temps est vraiment accompli, si la délivrance approche. (153)

La boucle est bouclée... Comme l'expression multiple de la souffrance amoureuse de Marguerite Burnat-Provins, les *Poèmes troubles* s'enchaînent, ricochent, rebondissent, se renvoient leurs images et s'opposent avec une logique toute tendue vers la délivrance réelle de cette souffrance. Dolly, dans ses ambivalences et ses désarticulations, est l'objet dans lequel tous les miroirs de cette souffrance, et de la douleur qui l'accompagne, se sont superposés puis synthétisés. Ne reste alors plus qu'à rompre la chaîne-serment pour achever le voyage intérieur...

...et en commencer un nouveau, suggéré par ces lignes finales:

Tendez la main que j'aïlle à bord de la barque sans voiles, j'ai appelé le passeur.

Vous avez vécu moins que moi.

Aussi, debout, et retenu encore sur la grève de chair, vous me regarderez, m'éloigner, m'éloigner...

Christophe FOVANNA

Notes

1 L'édition de référence des *Poèmes troubles*, pour cet article, est celle de Sansot publiée en 1920. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages de cette édition.

2 Article «Hans Bellmer» in *Dictionnaire général du surréalisme et de ses environs*, Paris, PUF, 1982, p.55.

3 Hans Bellmer, *Petite anatomie de l'inconscient physique ou anatomie de l'image*, Paris, Losfeld, coll. "Le Terrain vague", 1977. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages de cette édition.

4 Le motif de la surdité trouve un écho dans les deux passages suivants: *Le plus immense des déserts et vous, enguirland e de mirages, vous, mon oasis, et la forêt de nos caprices, dressée comme cent mille palmiers, dans un sourd horizon de sables tassés, de ceux-là qui couvent les tisons ensevelis des années. (65)*

Maintenant, vous pouvez virer, tracasser les objets et faire un grand discours aux astres. Je n'entends point. (116)

C.F.

EXTRAITS DES POÈMES TROUBLES

XV

POUS' aussies pu m'endormir, Dolly, par
salées, je le sais, mais que j'aurais pu
prend' les perles noires de l'opium.

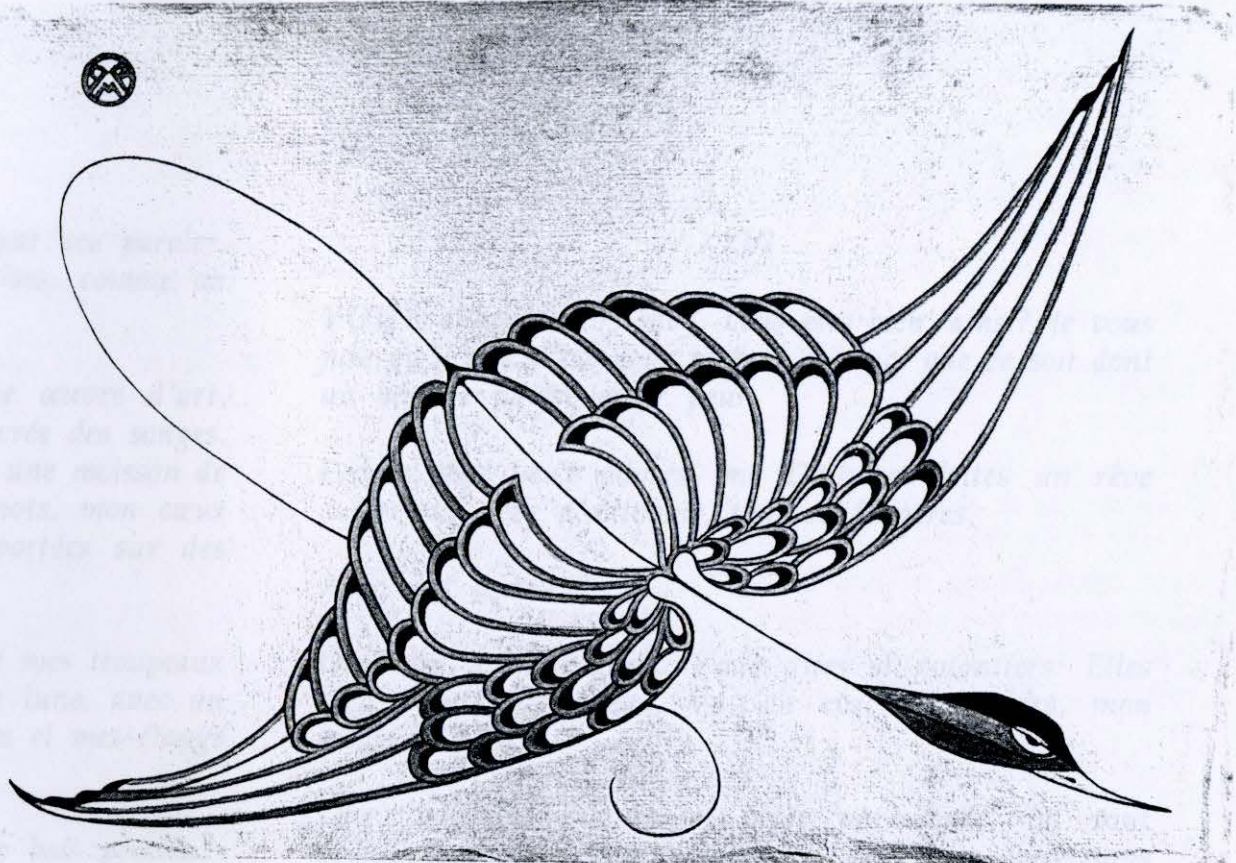
Et, m'endormant, vous auriez fait une œuvre d'art,
ayant déposé dans mon âme la graine noire des
Ce est se serait leud, ma tristesse chère, une maison de
merveille, de crues qui débordent les mots, mon cœur
délatant en germe, en mille lumières portées sur des
lèvres.

Ah! mes perles, Dolly, et mes cailloux et mes troupes
sauvages et l'épousal qui danse, sous le linceul
villes de rabie; et mes pantoufles détachées et mes
poupées de reflets d'or, de vie noires.

Et mes oiseaux de bois, mes papillons
se gèrent une musique aux lèvres, dansant, dansant
l'écume devant l'arc-en-ciel, heurte et
révolutions interminables.

Et le vol, Dolly, le vol, le vol des nuits, des nuits de
marche fixes et rapide de chutes d'écailles.

Et que sera, ma Dolly, tenu dans le cœur, dans le
sacré à opium.



Oiseau stylisé
Crayon et gouache

Monsieur! Apportez-moi la clé.

Te en l'air sûr que les verbes sont noirs et les yeux
blancs.

Et le petit journal?

EXTRAITS DES POEMES TROUBLES

XV

VOUS eussiez pu m'endormir, Dolly, par ces paroles, vaines, je le sais, mais que j'aurais prises, comme on prend les perles noires de l'opium.

Et, m'endormant, vous eussiez fait une œuvre d'art, ayant déposé dans mon âme la graine sacrée des songes. Ce qui se serait levé, ma tristesse chérie, une moisson de merveilles, de celles qui débordent les mots, mon cœur éclatant en gerbes, en mille lumières portées sur des féeries.

Ah! mes parterres, Dolly, et mes palais et mes troupeaux sauvages et l'éléphant qui danse, sous la lune, avec un collier de rubis; et mes panthères détachées et mes étangs peuplés de reflets d'or, de vie nacrée.

Et mes oiseaux de soie, mes pavillons de bois précieux, où pleure une musique aux larmes inconnues, mon âme teinte comme l'arc-en-ciel, heureuse et déployée sur mes richesses innombrables.

Et la voûte, Dolly, la voûte bleue des nuits, cloutée de regards fixes et rayée de chutes d'étoiles.

Et tout cela, ma Dolly, tenait dans le cœur brun de la perle d'opium.

Une parole, la seule.

Dite par vous, Dolly.

XXVI

VOUS allez dormir, baby, vous êtes bien, ainsi? Je vous jure qu'il n'y a point de vipères, ni quoi que ce soit dont un homme puisse avoir peur.

Fermez vos yeux adorés, ma Dolly et faites un rêve cuivré, un rêve d'automne, tout en fougères.

Avec des femmes?

Oui, des femmes aussi. Vous dites si volontiers: Elles s'en vont, les belles... Va-t'en avec elles, dors, mon enfant si petit.

Quel ineffable silence et cette vie aimée, là, tout abandonnée. Il n'entend plus, il dort très longtemps quand il dort.

Mansour! Apporte-moi la clef.

Tu es bien sûr que les jardins sont vides et les cages ouvertes?

Et la petite lampe?

C'est bien.

... des bambous, d'énormes bambous rangés, avec leurs bracelets gravés et des feuilles si étroites en soie d'ailes, faites pour chanter autour des sveltes piliers qui cachent mon domaine.

Voici la porte sous les nattes, le mur de terre se fend comme un gâteau de blé et mes palmiers ont l'air de soutenir un temple.

O chemin vide, ô porte refermée, ô ma maison de la chaleur, de la douceur et de la peur!

Un bond, fluide comme le bond du vent sur ma main, une langue vermeille et les deux phares en plein jour, les yeux de la panthère projetés sur la mer de ma mélancolie.

Feux d'espoir, balayez tout, dresse-toi, souple férocité!
Que tu m'as reconnue!

Voici mon bras, entre tes crocs; j'ai mon âme aussi, tu sais, j'ai tout apporté. Viens, je te donnerai ce jouet, pour le rouler sur le marbre, qui devient bleu, dans la maison bien abritée.

Mes fleurs! mes fleurs épaisses, largement pulpées, gonflées d'étourdissement et le datura si blanc, où la mort pend! Ce frère immaculé du scorpion noir renverse sa coupe étranglée, sans la vider. Il semble dire: J'attends.

Entre les feuilles, grandes et découpées dans une pourpre doublée d'aurore, des trompes balancées, comme de jeunes arbres qui joueraient et, dans le cuir de l'oreille crevassée, l'anneau de diamants.

Le corail boit, en couchant son aigrette au bord d'un bassin d'argent; des plumes font une fête, dans une ombre royale, tissée des lambeaux de tant de nuits parfaites, une ombre où s'aiguisent de fines têtes, des becs d'ivoire et des yeux enchantés.

O ma maison de la beauté! J'ai laissé les liffas ramper et le jasmin, aux trop grandes corolles, t'engourdir de cette odeur folle qui guette et fait chanceler.

J'ai laissé, là-bas, ma triste livrée. Il faut des pieds nus pour toucher les degrés, pour franchir le silence, pour arriver au cœur de la paix, qui me regarde, avec des yeux couleur de jade.

Car, celle-là, ce n'est pas la paix occidentale, qu'on trouve dans l'église, avec la rue autour, c'est la paix totale, avec la vie essentielle et la mort autour, si l'on veut; avec la volonté, comme un sceau, sur chaque acte, avec un sceptre qui commande à la journée. Et, cependant, la volonté sans la volonté, et l'esclavage allongé de la paresse, sous les pieds qui écrasent des sentences brodées.

Oui, là il faut des pieds nus, pour mieux fouler un sol où s'agenouillent des fortunes et, du bout de l'orteil, les disperser.

O ma maison du faste et de la prodigalité! Mets ta fraîcheur ruineuse sur mes yeux enivrés. Le jour n'a point de cœur, car j'ai oublié l'heure, rien ici ne doit rien rappeler, puisqu'il est inutile d'exister.

Tes sculptures raffinées, tes nonchalants tapis, l'art de tes cuivres, de tes ors et la rêverie des vitraux aux ardentes plaques brisées, comme les visions entrecoupées des chauds minuits, tout cela, ce n'est plus matière, mais atmosphère, où je m'étire, où je me plais.

O ma maison pleine d'eau bleue, laisse-moi me baigner, comme dans une enfance.

Quelle légèreté! La terrasse vide ne porte que le duvet échappé de quelque brillante poitrine ou les parcelles micacées d'un sable fin, plus fin d'avoir été criblé dans l'air. Quelle légèreté ces riens et la lumière!

Mon âme est restée sur la mosaïque hachée, où l'on voit des tranches de chair glacée rosir, auprès des fragments noirs, et la panthère couchée, entre ses pattes l'a lancée et rattrapée et je souris de la voir. Qu'elle garde ce jouet, qu'elle écrase ce jouet, son jeu est encore silence.

Pourquoi mes oiseaux ne veulent-ils plus crier? Pourquoi l'éléphant meut-il si lentement ses quatre tours grises et pourquoi mes fauves se taisent-ils. Est-ce une présence humaine qui les force à marcher dans l'allée plane du respect?

C'est donc qu'ils comprennent, ô ma maison de douceur, qu'il faut sous mes mains des têtes inclinées, des bouches scellées et que, dans la chaleur, aujourd'hui, il y a ma pensée, vague, diluée et, tout à coup ressaisie, refondue, et rebattue, droite comme l'acier.

Oh! le poignard de ma pensée, dans ma maison de la peur!

Il faudra redescendre les degrés, revoir mes fleurs, donner un dernier baiser au masque félin, où se croisent deux feux, ouvrir la porte et m'en aller.

Mais là, près du divan, c'est la petite lampe, et le vase d'argile et l'aiguille et l'oubli.

C'est fait. Entre mes dents l'artère dure, le fin bambou où circulent des fées, comme dans un tunnel ouvert sur la splendeur.

... Ce frottement, c'est le pas de Mansour, qui emporte la clef, vers la maison trop blanche.

Mansour, reviens! Regarde là. Un soir, il faudra tuer.

Cette fourrure sous mes doigts. Ah! vos fins cheveux, ma chérie.

Vous avez bien dormi, Dolly.

XXXV

LABYRINTHES, corbeilles, au détour des chemins, courbes des parfums; cheveux, oreilles creuses, guirlandes des bras, fruits des seins, volupté où l'on se promène en mille sentiers divins.

Laissez-moi, Dolly, je travaille, je peins. Ne renversez pas l'eau, ne mordez pas la soie de mes pinceaux.

Cela ne vous dit rien, la grande joie charnelle? Vous riez, votre cigare s'est éteint et je vois bien comment elle pend, votre main.

Ah non! N'explique pas, il faudrait que j'écoute et je suis à mille lieues déjà, dans ce refuge où je vous aurai toute, ô chair rétive que voilà.

Vous savez bien, là-bas où dansèrent vos fugues, vos malsaines curiosités, là-bas où vous reprendriez le baiser de deux bouches, puisque cela vous plaît.

Vous pouvez railler où je n'aperçois qu'un calice. Cela vous paraît votre droit d'effiloche vos nerfs, de duper votre cœur et vous vous moquez de cette créature trop simple qui ne vous ressemble pas.

Qui sait? Ici, dans l'enceinte fermée, tout me paraît inutile. Mais là-bas? C'est là-bas qu'Aphrodisia se donne à trois amants à la fois.

L'oisiveté et la lumière font une vie transparente et point journalière, car, au royaume des fantaisies, personne ne compte ni ne prévoit.

Ah, Dolly, pourquoi sommes-nous, vous et moi, des gens aux mains gantées, aux pieds chaussés... Mais vous regardez en dedans et je ne fais qu'un bond dans vos prunelles.

... O Mansour, c'est dans la maison rose que je veux aller.

Les sabots des chevaux battent, comme maillets d'ivoire, la route dallée. A droite, à gauche, des marais, des roseaux aigus, très serrés, et l'alcyon géant qui cherche sa pâture et des cigales aplaties sur l'écorce des oliviers.

Dans un crissement de chaleur, les bleus eucalyptus, ces arbres de la lune, et les figuiers de barbarie dont les épines gardent l'ambre fondant des fruits. Les banians laissent pendre leurs branches, en stalactites vivantes; à travers la svelte et noire colonnade, je vois ma rose muraille, à peine un éclat de corail brisé, dans la verdure lourde.

C'est mon jardin, aux mille vases cloisonnés, aux parterres creusés pour recevoir les eaux et le patio très long, entre les fûts de granit rouge, où dans la laine blanche, attendent mes serpents.

Têtes taillées en diamants, vie allongée, mort enfermée dans la souple lancette aux preste mouvements. Comme une source d'eau, bruissement d'écailles, quelques

gouttes passant dans un canal de marbre et tu es là, ô mon trésor roulé, noué, coulé. O puissance prête à tuer!

J'ai jeté sur la grande amphore mes vêtements et je viens nue. Mon nabout est au bas des marches, je viens avec moi seulement, avec tout mon amour de la triomphante souplesse, de la rapide cruauté! Je viens nue. Vous allez frapper.

Un pas encore et la laine remue. La bande orangée sur son bord, ondule et s'élève, animée.

Que l'air est doux! Les dattes bientôt mûres, luisent là-haut comme caillots de sang, qu'il fait bon vivre. Ils sont là, plus de cent.

Comme un bijou de jais, mêlé de chrysoprase, une tête se glisse, un écrin gris s'entrouvre sur un morceau de glace verte. Oh l'œil absent! Oh cette énigme du regard et cet écrasement!

Ils sont dix, et puis vingt, et puis tous qui fourmillent et, sur mon corps, passent en ondes fraîches, leurs sifflements.

Les aiguilles mortelles frétilent, disparaissent. Je tends mon bras, un froid émail s'en empare et s'y tord, de caressants anneaux entourent mes chevilles et, la face penchée vers le danger, je tombe, lentement attirée, sur le lit onduleux qui couve mille morts.

Le multiple baiser des bouches glaciales monte, de mes orteils à mon front renversé et mes cheveux bouclés, en nouvelles spirales, se tressent de corps fins, qui jouent à s'y nicher. Et le cobra, tendu vers mes lèvres sans crainte, a touché mollement mes dents de ses deux pointes et cherche mon oreille, où cacher un secret.

«Te tuer, toi qui sais nager dans le fleuve des yeux, prolonger la langueur des rêves qui se nouent et rester immobile, écoutant le soleil! Te tuer, toi, paresse et torpeur et luxure, et rythme trop pareil au rythme de nos jeux, non!

Tu peux rassembler nos tiges froides en gerbe, les tordre, en faire un oreiller, et tu dormiras mieux qu'ailleurs.

Et si tu veux frapper, quelque soir où les mangues tirent les branches jusqu'au sol, si tu veux voir plus rouge au bout d'un jour d'été, ne me dis qu'un mot: Là.

Mais aujourd'hui, ne bouge pas, c'est nous qui sommes ton amour, nous te gardons étendue sur la laine, que tu aimes, comme la soie, comme le bois, ces choses douces.

Nous voulons ton extase plus pleine.

Aspire le mystère de notre vie dormante, ô toi qui nous comprends et connais nos réveils.

Et maintenant, dis-moi, la flamme étrange qui vit en toi, au pays des songes, luit-elle?»

Combien de temps ai-je donc sommeillé, ensevelie au milieu d'eux, comme sur des lianes?

Pourquoi sont-ils tombés, mes bracelets frileux qui se chauffaient contre ma peau zébrée de violet, et mes colliers mouvants, et la ceinture impériale où pendaient leurs yeux...?

La voiture basse a laissé deux traces sur le sable teinté de l'allée. Les fontaines s'épanchent et les roses vont boire, les mandariniers plient sous une charge d'or.

«Mansour! Je n'entre pas, la clef est tombée dans l'amphore.»

Sur les bords de la prairie, aux longs reflets de soie, les gazelles ont levé des lampes merveilleuses, des lampes noires, au cœur bleu. Le grand aigle captif m'a saluée d'un cri.

Que dites-vous, Dolly?

Une... araignée sur votre manche, et vous me percez le tympan! La chose plaisante qu'un homme effarouché. Non! vous l'êtes vraiment? Vous exécutez les araignées. Rassurez-vous, elle est morte à présent.

XXXVIII

JE ne peux pas supporter les vêtements, Dolly. Je vous ai dit souvent combien il est criminel et sauvage d'envelopper la nudité, de vivre sous un ciel dont notre corps a peur.

Et nue, encore, je me sens accablée par la chair, cette gaine massive, qui alourdit l'invisible et paralyse le vrai mouvement. J'envie les impondérables qui m'entourent, ces femmes évadées de moi, qui restent cependant à portée, pour me soutenir dans le difficile passage. Elles m'emmènent quelquefois, beaucoup plus loin que la contrée où Mansour garde mes propriétés, plus haut que la plus haute montagne de pierre, que la plus haute cime des douleurs.

Ma dépouille est restée dans la chambre, sur une chaise. Cette robe misérable, il faudra la reprendre pour travailler.

Si vous l'aperceviez, Dolly, vous croiriez voir ma forme, bien définie, de mes cheveux à mes souliers.

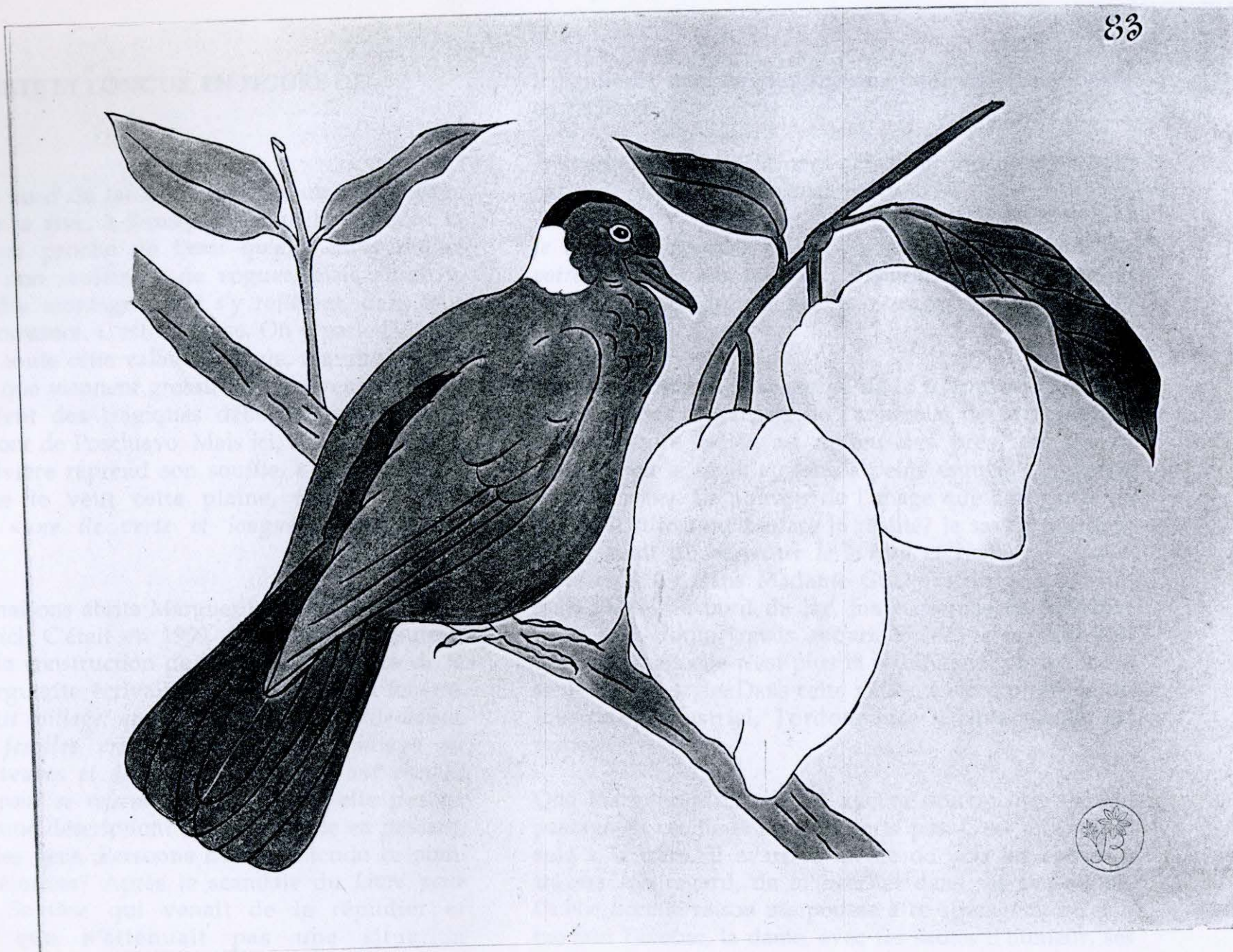
Croyez-le, ma finesse, mais voici que mes bras s'allongent hors des murs et s'en vont tâter les étoiles, voici que mes pieds s'en vont chercher, dans l'infini, les royaumes éclairés par la vérité.

Les uns rapportent des voyages des éventails, des perroquets, des cabinets sanglés de cordelières, où l'on

met des objets dépayés. Je ne veux rien rapporter qu'une autre lumière prise à la rayonnante pensée de mes sœurs, prise à la certitude de l'être qui commence à se dégager, qui voit, hors de la terre, cette réalité qu'on appelle mystère et qui, peut-être ne l'est pas, mais seulement pudeur voilée, en face de notre lourdeur, flambeau qui se dérobe à l'aveuglement volontaire.

Pourquoi cherchons-nous ailleurs, quand le seul intérêt est là.

Si nous voulions nous affirmer durant la vie, si le visage vraiment se levait, si le front devenait sommet, chaque soir, je pourrais laisser la robe sur la chaise et vous lui parleriez, Dolly, tandis qu'au long des voies éblouissantes, libre comme un parfum, je m'en irais.



Ramier aux citrons
Gouache, 47 x 36 cm.

"UNE ÎLE VERTE ET LONGUE, EN FIGURE DE LARME"

A l'extrémité nord du lac de Poschiavo, un petit village en retrait de la rive, à l'exception d'un hôtel, dont la terrasse est si proche de l'eau qu'elle nous donne l'impression non seulement de voguer, mais aussi de faire partie des montagnes qui s'y reflètent, dans leur incessante mouvance. C'est Le Prese. On y parle l'italien, comme dans toute cette vallée où coule, tumultueuse, la Poschiavina, que viennent grossir de nombreux torrents. On se souvient des tragiques débordements de l'un d'eux, en amont de Poschiavo. Mais ici, avant d'arriver à son lac, la rivière reprend son souffle, s'abandonne au rêve, comme le veut cette plaine, formée de ses alluvions: «une île verte et longue, en figure de larme¹»...

Une de ses maisons abrita Marguerite Burnat-Provins: la maison Albrici. C'était en 1909. Sylvius, le bien-aimé, travaillait à la construction de la ligne ferroviaire de la Bernina. Marguerite écrivait *La Servante*. De sa fenêtre, «ce tout petit village qu'on entrevoit en taille-douce, encadré de feuilles crispées, tranquille ermitage où seraient des veuves et des cœurs troués qui ont cherché cet abri sûr pour se refermer²». Ne s'inclut-elle pas en partie dans cette description? J'ai parlé d'elle en passant, questionné des gens. Personne n'avait entendu ce nom. Faut-il s'en étonner? Après le scandale du *Livre pour toi*³, après Savièse qui venait de la répudier et l'anathème que n'atténuait pas une situation

irrégulière⁴, quoi de plus apaisant pour elle que de vivre en recluse?

Je souris en songeant à ceux qui m'ont dit: «Vous n'avez pas peur, Isolée, vous n'avez pas peur?»

Je n'ai pas répondu: oh! si, j'ai peur, peur de vous, de votre bruit, de vos pieds qui frappent, de vos mains qui bougent et des grosses paroles remuées par vos langues inutiles⁵.

La maison Albrici? J'ai essayé de la retrouver d'après le souvenir que je gardais de l'aquarelle de Marguerite⁶: une demeure isolée au milieu des prés, un sureau ombrageant le seuil; au loin, à peine esquissé, le massif de la Bernina. Le pouvoir de l'image que l'on garde en soi est-il si fort qu'il efface la réalité? Je savais pourtant qu'on avait dû «arracher le sureau et changer l'escalier de place⁷». Or, sans Madame Gut, qui dirige avec son mari l'hôtel au bord du lac, ma recherche de mémoire n'eût sans doute jamais abouti. Isolée, la maison l'est toujours, mais elle n'est plus la seule dans son cas, ni la seule de son style. Dans cette vallée, encore protégée du tourisme industriel, l'ordonnance architecturale est respectée.

Que Marguerite n'ait laissé aucune souvenance de son passage en ces lieux ne m'importe pas. C'est moi qui la suis à la trace. Il m'arrive même de voir les choses à travers son regard, de m'incarner dans ses sensations. Quelle occulte raison me pousse à ce stratagème? Car il me faut l'avouer, la dame, avec ses sautes d'humeur, ses

caprices, n'a pas toute mon adhésion. Il y a aussi cet air de fausse innocence que je vois transparaître sur ses photographies et ses portraits. Le seul qui me parle différemment est celui qu'Ernesto Laroche a peint en 1926, à Montevideo⁸. Souffrance et passion se mêlent sur ce visage d'où se dégage, poignante, l'ombre d'une lumière authentique.

C'est dans les pas de cette femme-là que je marche, anticipant sur son âge: à l'époque de *Le Prese*, elle n'avait que trente-sept ans. Aucune importance, le temps ne se modèle-t-il pas sur sa propre illusion?

La voici, pareille à celle du «Beau Navire», de Baudelaire, «balayant l'air de [sa] jupe large», courbant l'herbe du sentier qui remonte le cours de la Poschiavina. Elle écoute l'eau, couleur de glacier, tend ses bras au martinet, se penche sur les fleurs, comme elle le faisait à Savièse. Elle les connaît toutes, jusqu'aux «bardanes à tête violette». Au pied de la montagne, les villages de Cantone, Pagnoncini, Preda en croissant de lune appuyé à la pente, Cologna, tous de pierres blanches. De Poschiavo, revenir par la route de ces villages:

Le parfum des menthes, le frisson d'argent vert de l'avoine, la bergeronnette confiante que mon approche ne fait pas fuir et le cri d'amour du taureau, appelant les génisses, le soir, parmi les rochers du ravin⁹.

A Cantone, cette paysanne au-delà de tout âge, visage sillonné de sentes où l'on se perdrait sans le sourire,

rappelle un autre visage, celui de la *Vieille Saviésanne à la coiffe et baies sauvages*¹⁰. Ma vieille, à moi, sortait de sa cabane à poules. Derrière elle, au lieu de baies sauvages, une vigne grimpante aux grains bleus. Je lui ai demandé le chemin de San Romerio, la petite église romane que l'on voit de partout, perchée sur son rocher. Elle m'a répondu dans un dialecte italien difficile à comprendre, mais tout en douceur, différente en cela de la *Saviésanne*, dont l'âpreté des traits annonce certains personnages torturés des apparitions ultérieures. L'époque n'en est pas si éloignée. *Cingola, la mauvaise fée*, personnifiant la férocité aveugle de la guerre, est datée du 19 octobre 1914.

Le chemin de San Romerio? Quatre heures d'un itinéraire tortueux, fait de revers et de mirages, par endroits surplombant le vide, ailleurs se creusant une brèche à travers une armée de hautes fougères, puis s'enfonçant dans le val Tarman pour en ressortir et grimper encore à flanc de montagne... Soudain, derrière une ultime crête, l'église, en son unité parfaite de pierre taillée, élevant sa parole au ciel. Et là, tout près, parce que c'est la terre, avec ses merveilles, l'alpage, la cabane du berger où l'on se désaltère au soleil, d'un bol de lait frais.

Aujourd'hui, longer simplement le lac jusqu'à Miralago, le village à l'autre bout de cette page d'eau. Marguerite, dans sa robe longue de l'époque. Mes pas dans la poussière des siens. Les siens plus lents, rythmés au balancement de hanches voluptueuses. En cela, *Cantique d'été*¹¹ est encore plus révélateur que *Le Livre pour toi*.

Offertes à l'amant, «*la sauge violette, l'ombelle rose*», au paroxysme de l'envoûtement des sens.

La rive du retour au crépuscule, l'heure qui rejoint Sylvius:

*L'air tremble bien avant que ta présence l'agite, le bruit souhaité monte dans mes oreilles bien avant que je l'entende et tu marches dans mon cœur bien avant la seconde précise où tu dois entrer*¹².

La veillée s'écoulera dans la maison Albrici, toute refermée sur elle-même et sur un bonheur que l'on sent infiniment fragile. Dans l'intimité de la chambre, «*en l'absence de la lune*», la clarté de la lampe et pourquoi pas ce chant renouvelé du *Cantique d'été*?

Viens faire un beau voyage, entre dans mes yeux.

C'est la nuit, là-bas, la forêt pleine de puissants arômes, le lac qui bouge doucement.

Aux balcons nacrés des nuages, une lueur monte et s'épanche et voici l'astre qui paraît.

Ah! la vivante nuit resplendit et se pare.

Regarde, regarde encore, oh, plus profond.

Mais tout se trouble, tu n'y vois plus.

*Il est fini le beau voyage, ô ma beauté*¹³.

J'entends tout cela au milieu des mille bruissements de la terre. Silence quand même, que rompt d'heure en heure le sifflet du petit train rouge dont Sylvius a fait les plans, si conformes à cette nature, elle-même écho d'un

amour qui, pareil au vol de l'aigle, fonce à pic sur sa proie.

En souvenir de ces choses que vous avez vécues ici, puis-je à mon tour, dame de tant d'oubli, vous offrir un bouquet? La première de ses fleurs est de celles que vous nommez souvent:

*Sauge, héliante, ulmaire
Ma douce, allègre brûlure...
Audace, ou folie?
Ces trois fleurs ont pris racines
Dans le vent qui te précède*¹⁴.

Pierrette MICHELOUD

Notes

1 Marguerite Burnat-Provins, *La Servante*, Paris, Ollendorff, [1913], p.16.

2 *Ibid.*, p.127.

3 Savièse, Editions Valmedia, 1985.

4 Nous sommes en 1909, et le mariage avec Paul de Kalbermatten (Sylvius) n'aura lieu à Londres que le 17 mai 1910.

5 *La Servante*, p.134.

6 Musée de la Majorie, Sion.

7 *La Servante*, p.164.

8 Musée de la Majorie, Sion.

9 *La Servante*, p.29-30.

10 Marguerite Burnat-Provins, crayon, fusain et aquarelle, 1900, collection privée.

11 Savièse, Editions Valmedia, 1985.

12 *La Servante*, p.43.

13 *Cantique d'été*, p.204.

14 Pierrette Micheloud, *Tant qu'ira le vent*, Paris, Seghers, 1966.



Vieille femme à la coiffe sur fond de baies.
Crayon, fusain et gouache, 55 x 38 cm.

LE VOYAGE ET SES ANTIDOTES

*Avant que je ne te retrouve, je verrai
passer des campagnes, des fleuves, des
ruines et la mer. Tu seras vivant
partout dans ces paysages inconnus, je
t'y aimerai comme là-haut, dans ta
vigne.*

Le Cœur sauvage

Un énorme nuage, très noir, s'est posé sur la Croix-de-Cœur. Son ombre recouvre entièrement le vallon de Chassoure et les Mayens-de-Riddes. Je contemple ces jeux de brumes et de lumière, lents et majestueux, et n'en puis détacher mon regard. J'imagine qu'il doit faire froid dans le brouillard humide qui enveloppe la crête, tandis que je cuis au soleil et que les madriers du chalet craquent en se dilatant. Ici, bien au-dessus d'Isérables, cet adret brûlant reçoit plus que son dû de chaleur et de lumière. C'est que non seulement la pente est terriblement raide, mais il règne là un microclimat très favorable, c'est-à-dire chaud et sec. Les paysans s'en accommodent sans gémir, puisqu'ils peuvent aujourd'hui procéder à d'abondants arrosages sur leurs parcelles à foin.

Pour moi, aller là-haut est toujours un voyage que j'attends impatiemment, même si, de mes rivages lémaniques, la distance n'est pas grande: c'est qu'en un peu plus d'une heure, par des chemins escarpés, on change de pays, on change de gens, de climat, de végétation. Dans les champs, les fleurs sont plus

tardives, plus colorées, et lorsqu'on s'élève vers les crêtes et les sommets, les plantes sont progressivement celles du Nord, obstinées, drues, lumineuses. Mais voyez toutefois ce paradoxe: dans les villages, à peine plus bas, c'est de gens du Sud qu'il faudrait parler. Profonds et passionnés, combien plus latins sont-ils que nous, tièdes rentiers du Plateau et du Léman, engourdis par l'opulence et la sérénité des paysages tout en largeur qui nous font face!

Le soleil qui tape, la poussière et les cailloux qui roulent sous mon pied, un jardin fleuri - autant d'images qui me renvoient à Marguerite Burnat-Provins. Son seul nom prononcé évoque pour moi ces images simples et fortes du chemin aride écrasé de lumière, sensation de plénitude et de soif tout ensemble, et aussi de rivières sauvages, de fleurs odorantes et de fruits mûrs dont le jus sourd, épais et sucré, sensuel et voluptueux. C'est à cause de cette puissance d'évocation, de cette magie du verbe que j'emporte toujours un livre de notre écrivain en voyage, surtout si le dépaysement est grand. C'est aussi, je l'avoue bien volontiers, à cause de cette sensualité qui émane de ses œuvres, comme le jus des prunes bleues dans *La Fenêtre ouverte sur la vallée*. A dire vrai, et sans que je puisse définir exactement pourquoi, je ne crois pas qu'un homme, fût-il un génial poète, puisse créer un climat aussi généreux en émotions, à ce point débordant de chaleur et d'amour, si typiquement féminin pour tout dire, que celui de Marguerite Burnat-Provins. J'en ai retrouvé la beauté bouleversante chez d'autres femmes-écrivains, comme Mireille Sorgue (*L'Amant, Lettres à l'amant*/Albin

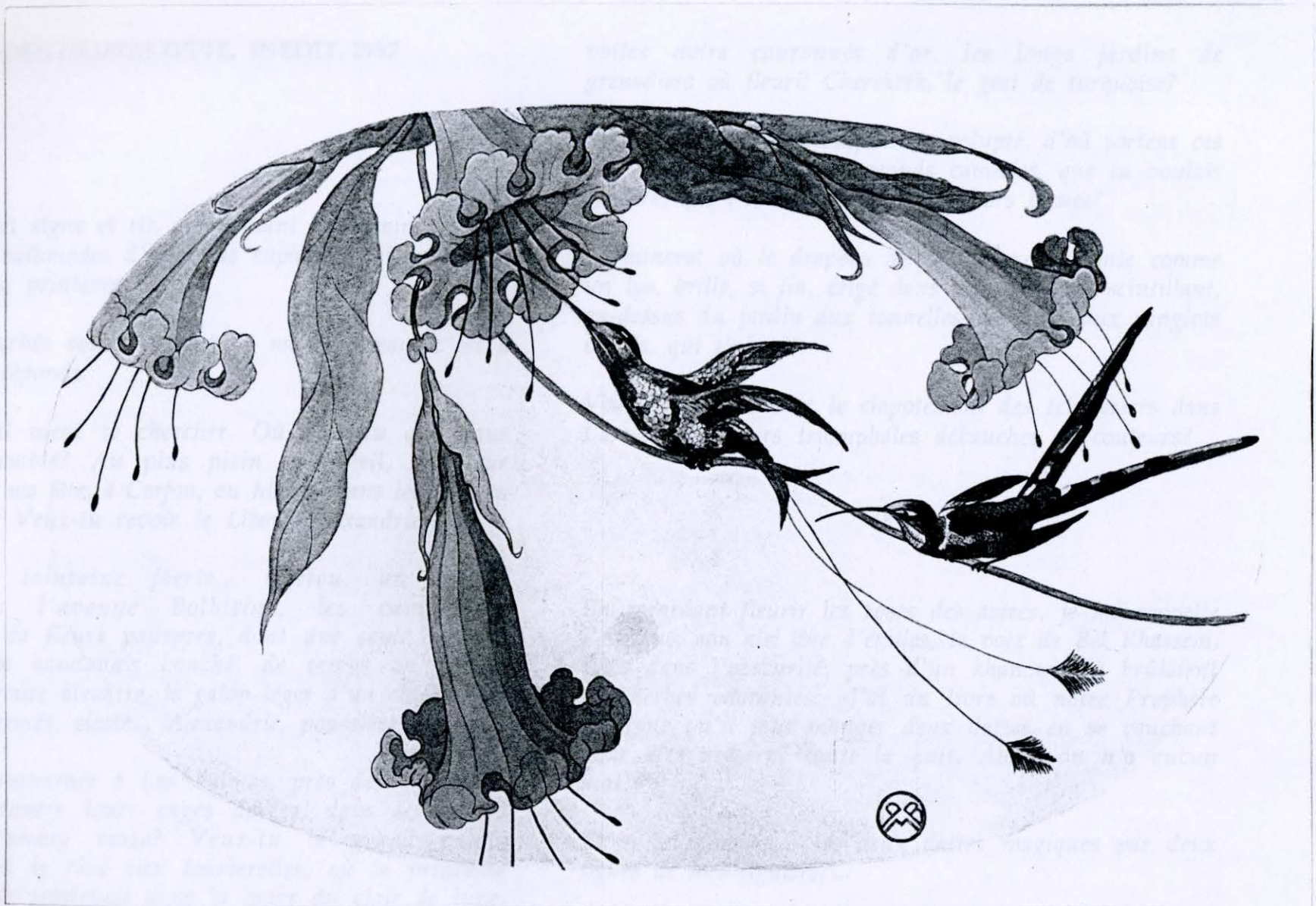
Michel) ou, plus près de nous, Laurence Verrey (*Le Cantique du feu/L'Aire*). Ah! Quel bonheur pour un homme que de recevoir une lettre si pleine d'amour et de poésie, et comment ne pas se laisser prendre à l'illusion de croire qu'elle nous est personnellement adressée, pour le bonheur de penser que, le temps d'une lecture, nous sommes Sylvius... Si les femmes savaient combien une lettre d'amour peut secouer un homme, l'art épistolaire enterrerait le déplorable téléphone, et ce serait bien fait. Une lettre, on la garde sur soi, on la cache, c'est un jeu, on la lit et la relit avec volupté car la femme s'y livre davantage - les mots écrits font moins peur que les mots parlés. On la relit aussi avec un brin d'angoisse, car elle parle d'un temps qui n'est plus celui qu'on vit, aussi y cherche-t-on la permanence qu'on craint de voir fuir dans le réel. Douleurs et délices de la passion: «*Peut-être le sort des passionnés n'est-il pas enviable, c'est néanmoins quelque chose que de sentir bouger la vie, non pas dans la cohue, mais dans cette solitude où tes bras s'ouvrent, ami aimé*», écrit-elle dans *Le Cœur sauvage*.

Ce printemps, j'ai emmené Marguerite Burnat-Provins dans la campagne japonaise, en compagnie du tome II des *Œuvres complètes* de Ramuz en cinq volumes. Comme je l'ai dit plus haut, j'emporte toujours un peu de mes racines en voyage. De peur de les oublier? Je crois plutôt que c'est une sorte de lien ombilical avec ce qui constitue mon biotope culturel, et dont le manque se fait parfois sentir, lorsque la chambre d'hôtel est déprimante, la solitude grande, et l'environnement soudain trop étranger. Je hais ces soirs gris d'une

tristesse inexplicable, où on se sent loin de tout, comme abandonné, transplanté de force, envahi par ce sentiment, indéfinissable en français, que les Allemands appellent «*Verfremdung*». Alors, oui, ces livres, ces amis - j'y ajoute Chessex, Borgeaud, Roud et d'autres - sont mes bouées de sauvetage, les repères géographiques et mentaux par quoi j'aurai, petit à petit et page après page, le sentiment d'exister à nouveau. Je voyage souvent, au vrai je ne rate jamais une occasion, et pourtant je ne suis pas certain d'aimer cela. Je pense beaucoup - trop sans doute - au retour. Je crois que si j'aime partir, j'aime encore mieux revenir. «*Ah! hantise d'un pays qu'on porte en soi parce qu'on n'y est pas, paysage intérieur qui vous cache les autres. Est-ce parce que je l'ai trop aimé que j'ai voulu y revenir? n'est-ce pas bien plutôt parce que j'avais fini par en être intérieurement obsédé?*» s'exclame Ramuz dans *Le Grand Printemps*.

Versant de l'ombre, versant du soleil... Pour moi, Marguerite Burnat-Provins est décidément du côté de l'adret où j'aime à me tenir, et je ne serais pas surpris de la rencontrer un jour, au détour d'un mélèze en feu, et il fera ce jour-là une tempête de föehn, évidemment.

Philippe BARRAUD



Colibris
Aquarelle et gouache, 47 x 32 cm.

EXTRAITS DES HEURES D'ETE, INEDIT, 1937

L'Été me fait signe et rit, en montant le chemin parsemé des touffes ballonnées d'une fine euphorbe qui se couvre de bijoux au printemps.

Les yeux cachés sous l'auvent de mon chapeau, c'est à peine si je réponds:

— Ton ami vient te chercher. Où veux-tu que nous allions ensemble? Au plus plein du soleil, au cœur bouillant de ma fête, à Corfou, au Maroc, dans les îles, en Andalousie? Veux-tu revoir le Liban, Alexandrie?

Le Liban, lointaine féerie... Corfou, un songe! Alexandrie: l'avenue Bolbitine, les camphriers orgueilleux de fleurs pourpres, dont une seule fait un bouquet, un soudanais couché, de temps en temps, griffant la route bleuâtre, le galop léger d'un chien, tous les volets fermés, sieste... Alexandrie, poussière.

— Veux-tu retourner à Las Palmas, près des cardinaux rouges à travers leurs cages dorées, dans les patios inondés d'ombre verte? Veux-tu le grand palais anesthésié et le riad aux tourterelles, où la princesse poignardée te rejoignait dans la neige du clair de lune, sur les dalles de marbre de la cour des orangers? Veux-tu le désert, l'erg et son chant du crépuscule, la danse de ces

voiles noirs couronnés d'or, les longs jardins de grenadiers où fleurit Cherekrek, le geai de turquoise?

Veux-tu le mellah, étouffant de volupté, d'où sortent ces femmes pâles comme de grands camélias, que tu voulais peindre, qui t'invitaient dans les cours bleues?

Le minaret où le drapeau de soie blanche monte comme un lys, brille, si fin, érigé dans l'air en dard scintillant, au-dessus du jardin aux tonnelles violettes, aux sanglots cachés, qui t'aimait.

Veux-tu les souks et le clapotement des teinturiers dans l'arc-en-ciel, leurs triomphales débauches de couleurs?

En regardant fleurir les roses des astres, je me rappelle l'Afrique, son ciel dur d'étoiles, la voix de Bel Khassem, assis dans l'obscurité, près d'un khanoun où brûlaient des herbes odorantes: «J'ai un livre où notre Prophète enseigne qu'il faut manger deux dattes en se couchant pour être préservé toute la nuit. Alors, on n'a aucun mal.»

Et si je remplaçais les deux dattes magiques par deux figues de mes figuiers?...

Mais c'est l'autre qui écoute Bel Khassem.

Ils sont loin les dattiers et les bruissantes palmes dans les jardins de la Victoire.

...devant moi s'ouvre la ruelle où il n'y a plus, à cette heure, dans la poussière brûlante, que l'épuisement de l'âne et la poule blanche qui couvait de l'or.

A travers le bref crépuscule, le galop échevelé d'un adolescent, aplati sur l'encolure d'une bête semblable à une jument de Diomède de Thyane, courant après la chair humaine; des femmes qui savent porter, avec une grâce infinie, leurs cruches, leurs voiles, ou rien que de l'air sur leurs mains, et, parmi elles, Khadoudje, qui mit à mon doigt une bague.

O clair de lune à fendre l'âme, qu'ils sont loin les palmiers, et la petite fille qui s'en allait téméraire, à la conquête de l'oasis.

Et toi, ne le sens-tu pas, le jasmin?

Le jasmin ou, sur ton chemin, une odeur embusquée, qui rampe, te reconnaît, t'accoste, comme une femme retrouvée et dit: tu te souviens...?

En déroband le soir quelques-unes de ces fraîches étoiles, j'en recompose une large corolle, à la vague

ressemblance de celle qui couvrirait ma paume, charnue, ourlée d'or, dans notre jardin de Mabrouk.

Alors, je divaguais, harassée de fièvre, le front prêt à éclater. Après avoir écouté le tintement des tablettes de cristal d'un lustre chinois, oublié sous la tonnelle d'une villa dormante entre les bras de cactus géants, je revenais vers la porte laissée béante, sans idée de rentrer, mais cherchant une froide compresse de pitié pour ma tête. Aux délices dont il est prodigue, comme pour m'accueillir et me consoler, l'arbuste ensorcelant ajoutait presque des paroles portées par son haleine enchanteresse, dans ces nuits égyptiennes où la mort me guettait.

Un bâillement me remémore les fauves encagés, leur effroyable ennui dans un purgatoire exigü et je me sens le besoin d'un étirement tel que mes ongles érafleraient sans scrupule un plancher précieux de citronnier ou de bois de violette.

Cet élan félin me rejette dans mon vrai pays natal... en pleine forêt du Pendjab ou du Nepal, où se promènent des robes de velours qui gagnent la férocité. Est-ce pour me dire: posséder dans ses parterres une plante exotique et la laisser languir, avoir tous les pays chauds dans les veines et les laisser se refroidir?

EXTRAITS DES HEURES DE PRINTEMPS, INEDIT, 1939

Je t'ai salué [le printemps] en Egypte où tu faisais crouler les fleurs souples en cataclysmes, au Pays Basque où tu pleurais, à Paris qui te guette comme un événement radieux, en Savoie, en Amérique, à Tunis, à Alger, au Maroc, semeur de soucis enflammés, de nostalgiques asphodèles, devant l'Océan Atlantique qui, lui aussi, épanouit son écume en immenses bouquets.

Le charbon de bois crisse et délivre un de ces parfums que je voudrais retenir, garder sur moi, rouler dans mes cheveux, un résumé d'effluves lointains, venus des terres qui vivent et meurent de l'embrasement solaire, où la volupté se promène, entre partout, imprégnant l'atmosphère et la maison et le jardin de sa langueur, la volupté balancée sur la palme, allongée sur le sable, murmurante avec la séghia et qui conseille de profiter du soir puisqu'on ignore s'il y aura encore un matin.

Là-bas, c'était l'eau du Nil qui descendait lentement dans des cases remplies de couleurs incendiaires, tandis que le crapaud aux pattes hautes, assis comme un dieu tranquille, la regardait couler.

L'odeur de mon parterre d'Ibrahimieh, humide et dévoré de lumière, je la retrouve ici lorsque ce bois endeuillé commence à souffrir, comme si l'âme mystérieuse des pays déambulait partout et s'affirmait, présente, au moindre souvenir.

Dans le halo de la lampe, plus chaude qu'elle: une orange. Le papier de soie qui l'enveloppait porte, imprimé: Liban.

Je ferme les yeux. Une maison druse, dorée, un mouton qui broute des feuilles de vigne en traînant son énorme queue sur un petit chariot, une jeune femme blanche, le voile serré entre les dents, les mûriers étagés, là-bas, la rade de Beyrouth et moi qui la regarde.

Soleil d'Asie, dans cette chambre dénuée, tout-à-coup comme tu resplendis. Il fallait que je te revoie pour me ranimer puisqu'il s'est enfui ce soleil d'Europe qui ne te ressemble pas. Te rappeler et serrer contre moi ta chaleur, me croire environnée d'étincelles, brillante moi-même, le cerveau en fleur, le poème prêt à jaillir, net et luisant comme la pousse fraîche, caressant pour mon âme, verseur de rosée pour mon cœur.

Tout-à-coup la puissance me revient. Ce temps misérable s'efface, c'est l'autrefois éblouissant d'une vie antérieure, mesurée sur une parfaite harmonie.

Je suis dans un palais de la plus rare somptuosité où l'on accède par un long péristyle, pavé de corail rose, ouvert sur l'immensité des jardins.

Ici ce doit être aussi le mois de mai. Les perruches bariolées volent en liberté, un argus se promène sur le gravier d'argent fin. Je ne vois personne et n'entends rien. Après un spacieux vestibule, dont la porte d'or gravé représente des entrelacs d'une ingéniosité sorcière, un patio de marbre blanc et vert.

Une rampe d'émail, dont chaque balustre offre un sujet différent, borde un passage de mosaïque qui dessert les chambres. Ici la rêverie est bercée par l'épanchement discret de trois vasques d'agate transparentes.

Très doucement, je marche, dans l'attente d'une rencontre, et comment m'excuser d'être là?

Je vais de miracle en miracle, chaque appartement semble habité, il s'y propage un singulier silence, un silence de vie qui garde, seul, un luxe indescriptible. J'ai quelque peine à retrouver mon chemin dans le splendide dédale imaginé par une royale fantaisie. Je gagne les jardins vides, vides jusqu'au fond et remplis de prodiges à crier d'admiration.

Je ne sais plus comment je suis entrée. Assise sur un banc ciselé comme une châsse, je réfléchis à cette précieuse aventure, en cherchant l'orientation qui me permettra de partir.

Tout près de moi, une voix d'homme naturelle, timbrée, très musicale, dit: on ne sort pas d'ici.

Je me retourne. Personne.

— Qui es-tu, toi qui me parles?

Pas de réponse.

Une sensation inconnue, qui n'est pas de la peur, s'empare de moi. Je cherche à retourner jusqu'au palais et l'aperçois, aussi muet, aussi désert.

Ayant franchi de nouveau la porte d'or, je l'entends se refermer. Inquiète cette fois, une fatigue subite, accablante, me couche sur un tapis, dans le patio.

De toutes les beautés réunies autour de cette beauté, il me semble qu'un être va surgir, une femme altière, un vieillard auguste, un enfant divin.

Pendant un long moment rien ne bouge et, tout à coup, redressée, appuyée sur mon coude, je vois les vantaux enluminés se rejoindre sans bruit, avec une douceur veloutée, tout est clos.

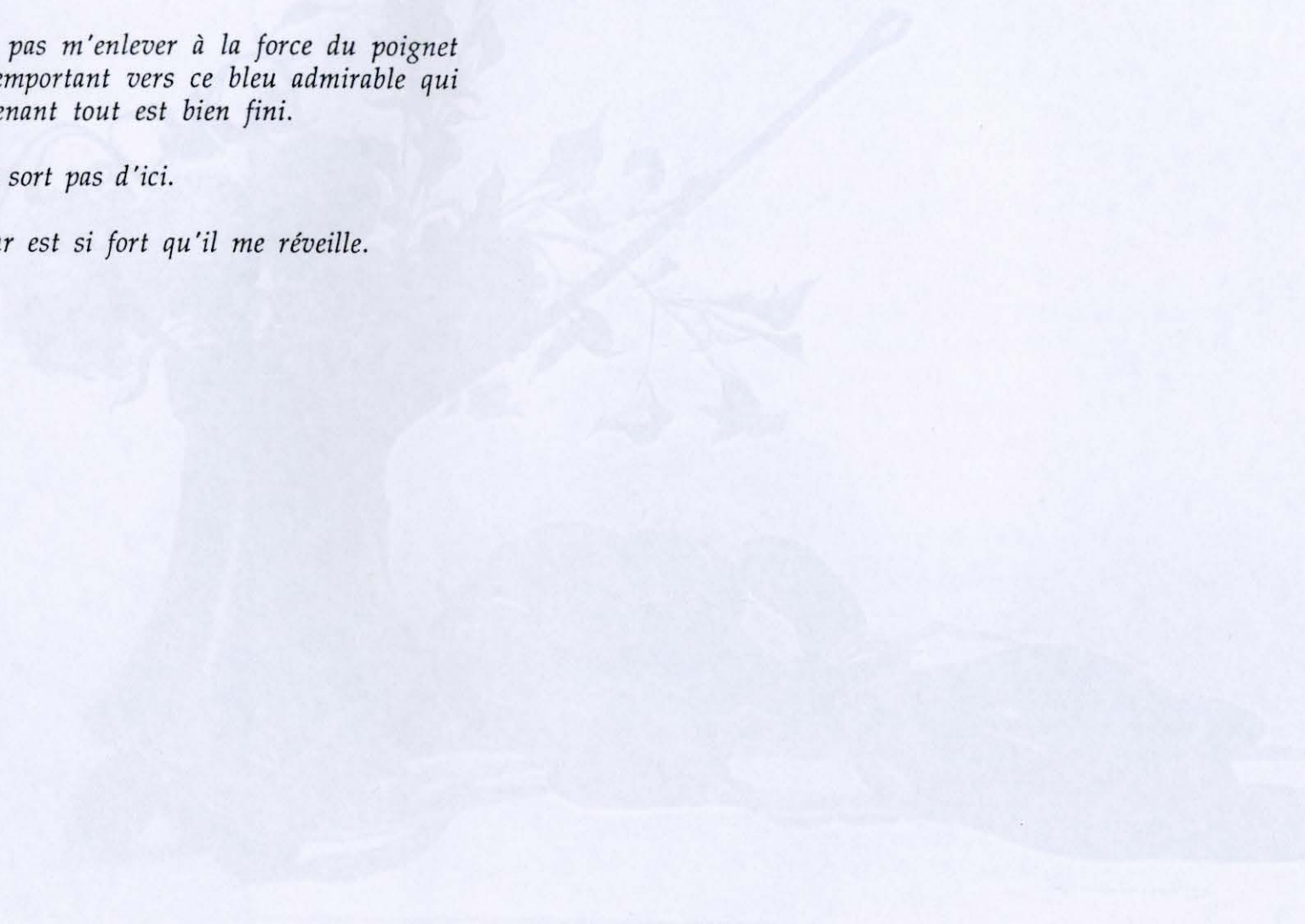
Le désespoir m'envahit; bientôt, subjuguée par l'épouvante, je m'aperçois que toute trace de boiserie a disparu, il n'y a plus que des murs de marbre implacables, luisants, unis, qui commencent à se rapprocher.

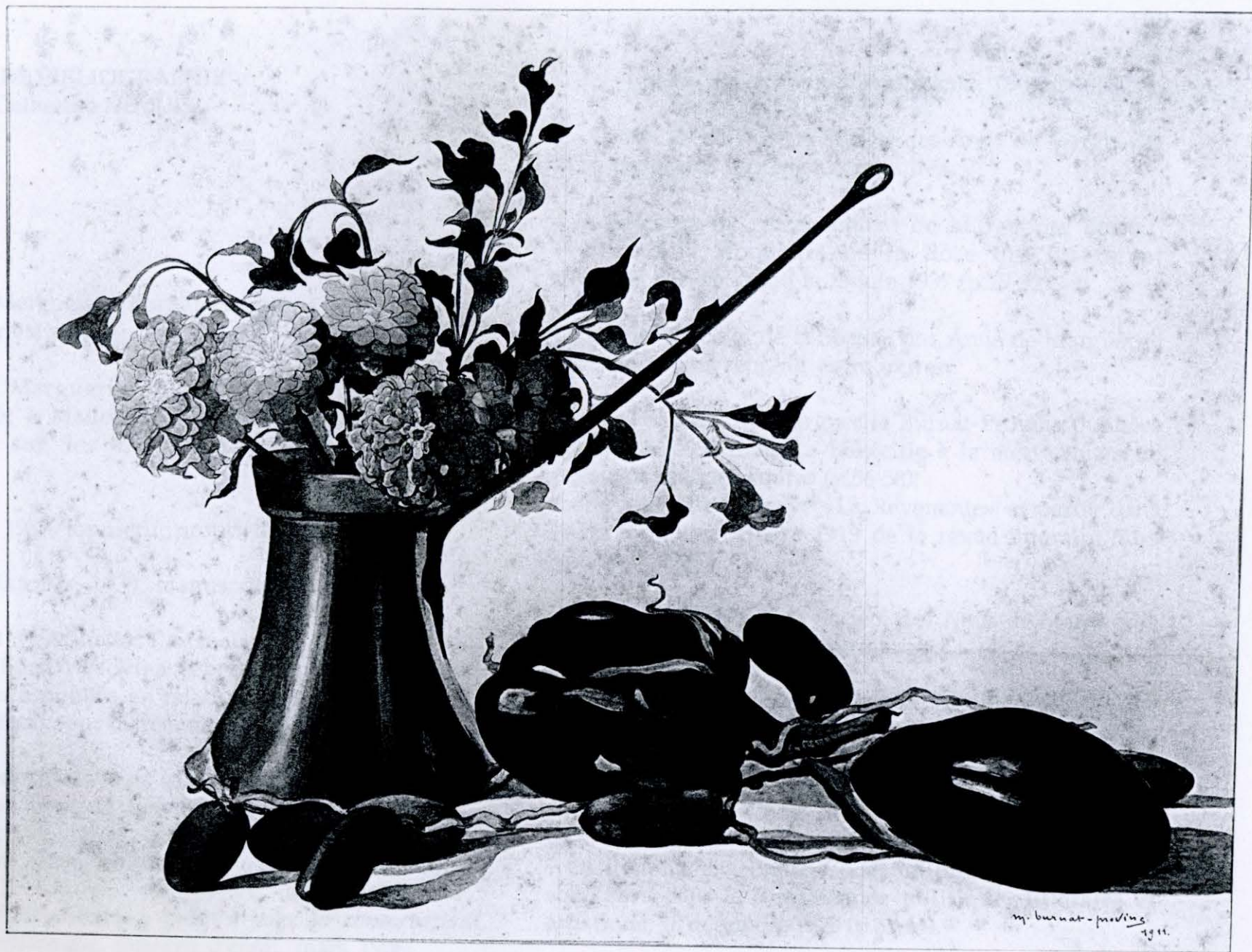
*En pleine jeunesse, je n'ose pas rappeler à Dieu que,
pour qu'il me tienne ici prisonnière, il a fallu que
l'univers existât.*

*Un ange ne viendra pas m'enlever à la force du poignet
et me sauver en m'emportant vers ce bleu admirable qui
règne là-haut, maintenant tout est bien fini.*

La voix répète: on ne sort pas d'ici.

Le pincement au cœur est si fort qu'il me réveille.





Nature morte aux dattes et aubergines 1911.
Aquarelle, 45 x 33 cm.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

établis par Catherine DUBUIS

Inédits

Lettres de Marguerite Burnat-Provins à Marie Bovet-David, propriété privée.

Lettres de Marguerite Burnat-Provins à Madame Mercanton et à Madeleine Gay-Mercanton, Centre de Recherches sur les Lettres Romandes, Lausanne-Dorigny.

Heures d'été, 1937, tapuscrit, propriété privée.

Heures de printemps, 1939, manuscrit, propriété privée.

Le **Cahier 3** (1990) de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins reprend quelques articles que l'écrivain a publiés en relation avec son activité au sein de la «Ligue pour la Beauté»:

- «Les Cancers», *Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905;
- «Une Ligue pour la beauté», *Gazette de Lausanne*, 29 mars 1905;
- «Pour le bon sens», *Tribune de Lausanne*, 7 mai 1905;
- «But de la Ligue», «La pierre des Marmettes», «Le tilleul d'Hermance», *Bulletin pour la conservation de la Suisse pittoresque*, numéro d'essai, mars 1906;

- «Les quais», *Bulletin du Heimatschutz*, 15 mai 1906.

Le **Cahier 2** (1985) de la Société des Amis de Marguerite Burnat-Provins reprend entre autres:

- le Discours de remerciement de Marguerite Burnat-Provins aux Honneurs de la Rose qui lui furent décernés par les Rosati le 13 juin 1937 (p.29-32).

Le **Cahier 3** (1986) de la Société des Amis de Marguerite Burnat-Provins reprend entre autres:

- des «Pensées» de Marguerite Burnat-Provins publiées en 1949 et 1951 dans *La Bouteille à la mer*, cahiers de poésie de Hugues Fouras (p.56-58);
- une nouvelle intitulée «La Revenante» et parue dans le no 6 du 1er octobre 1919 de la revue littéraire *Nos Loisirs* (p.59-69).

Le **Cahier 4** (1987) de la Société des Amis de Marguerite Burnat-Provins contient entre autres:

- un conte de Marguerite Burnat-Provins, intitulé «Le Cœur», paru dans la revue mensuelle *Les Tablettes*, juin-juillet 1922, Saint-Raphaël (p.15-20);
- le texte de la conférence qu'elle a donnée, le 2 mai 1922, sur la Méthode Coué, intitulée «L'auto-suggestion» (p.23-46);
- un hommage à Emile Coué, intitulé «Le miracle en soi», paru dans la *Renaissance politique, littéraire et artistique*, 18 décembre 1920 (p.61-64).

Article de revue

DUBUIS (Catherine). *Le Livre pour toi: passion, durée, écriture (Lettres romandes, textes et études*, Lausanne, L'Aire, 1981, 262 p. ill.), p.51-66.

Articles de journaux et comptes rendus (par ordre alphabétique des auteurs)

CORTHAY (Simon). Le retour de Marguerite Burnat-Provins: Valaisanne et Veveysanne (*L'Est vaudois*, 1er février 1988, ill.)

GREMAUD (Michel). Marguerite Burnat-Provins, une grande dame retrouvée (*La Gruyère*, supplément «L'Echo littéraire», 5 janv.1985, ill.)

JAKUBEC (Doris). Marguerite Burnat-Provins (1872-1952): l'irruption de l'art nouveau en Valais (*Uni Lausanne*, 56, 1988, ill.)

JAUNIN (Françoise). Exposition à Savièse: Les visions d'un écrivain (*Le Matin*, oct.1985, ill.)

MAITRE (Henri). Exposition Marguerite Burnat-Provins (*Nouvelliste et Feuille d'Avis du Valais*, 9-10 nov.1985, ill.)

MEIZOZ (Jérôme). Marguerite Burnat-Provins: une féminité à fleur de peau et un anti-féminisme foncier (*Treize étoiles*, 10, 1990, p.38-39, ill.)

MEIZOZ (Jérôme). Marguerite Burnat-Provins fut l'instigatrice de l'une de nos institutions nationales, le Heimatschutz (*Treize étoiles*, 12, 1990, p.33, ill.)

MEIZOZ (Jérôme). Marguerite Burnat-Provins, chantre du conservatisme (*Treize étoiles*, 1, 1991, p.41, ill.)

MERMOUD (Laurence). L'ombre sulfureuse de Marguerite (*L'Hebdo*, 2, 1986, p.50-51, ill.)

MICHELOUD (Pierrette). L'ordre du désir (*Construire*, 40, 1991, p.31, ill.)

PENEL (Alain). A Savièse: Le monde halluciné de Marguerite Burnat-Provins (*Tribune de Genève*, 16 oct.1985, ill.)

PREUX (Françoise de). Marguerite Burnat-Provins: créer (*L'Echo illustré*, 9 juin 1990, p.14-15, ill.)

ROY (Joseph). Marché de l'art: Un délire contrôlé (*L'Express*, 24 janv.1986, ill.)

ZRYD-SAUTHIER (Gaby). Elle a écrit en Valais: Marguerite Burnat-Provins (*Treize étoiles*, 11, 1988, p.63)

ZERMATTEN (Maurice). L'étrange destinée de Marguerite Burnat-Provins/J.C., compte rendu d'une

conférence donnée à Vevey (*Journal et Feuille d'Avis de Vevey Riviera*, 4 nov.1989)

Commune de Savièse: diablesse "valaisanne"/C.Le. (*24Heures*, oct.1985, ill.)

Marguerite Burnat-Provins: Retour aux sources à Savièse/fl. (*Nouvelliste et Feuille d'Avis du Valais*, oct.1985, ill.)

Une artiste, une passionnée: Marguerite Burnat-Provins/pat (*Nouvelliste et Feuille d'Avis du Valais*, 148, 1991, p.26, ill.)

Yverdon: Le tempérament peu ordinaire de Marguerite Burnat-Provins/PdB (*Journal du Nord-vaudois*, 4 nov.1991, ill.)

Cahiers de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins. Rédactrice en chef: Catherine Dubuis. 1880 Bex, Suisse

BARRAUD (Philippe). Le voyage et ses antidotes (*Cahier 5*, 1992, p.31-32)

DUBUIS (Catherine). Vaud et Valais, deux côtés du *Cœur sauvage* (*Cahier 2*, 1989, p.29-32)

DUBUIS (Catherine). Là-haut sur la montagne... (*Cahier 3*, 1990, p.35-38)

DUBUIS (Catherine). Le corps créateur (*Cahier 4*, 1991, p.35-40)

FOVANNA (Christophe). La mise en recueil: A propos de la «Chambre de bois», du texte et des images dans les *Petits Tableaux valaisans* de Marguerite Burnat-Provins (*Cahier 1*, 1988, p.27-29)

FOVANNA (Christophe). Un voyage en forme de poupée... (*Cahier 5*, 1992, p.13-17)

GIRAUD (Yves). L'art et l'amour se donnent la main (*Cahier 2*, 1989, p.13-14)

GOFFART (Valérie). Ma Ville, l'œuvre hallucinatoire 1914-1952 (*Cahier 1*, 1988, p.19-21)

JAKUBEC (Doris). «Je me sens dominée par ma vocation» (*Cahier 1*, 1988, p.11-13)

LE DINH (Diana). Marguerite Burnat-Provins et le Heimatschutz, ou comment changer le monde en beauté (*Cahier 3*, 1990, p.43-47)

MAGGETTI (Daniel). Les amants séparés: quelques notes sur le voyage dans *Le livre pour toi* (*Cahier 5*, 1992, p.7-11)

MEIZOZ (Jérôme). Marguerite Burnat-Provins protège les mystères (*Cahier 2*, 1989, p.19-23)

MEIZOZ (Jérôme). Esquisse d'une idéologie du rustique: entreprise poétique et emprise politique chez Marguerite Burnat-Provins (**Cahier 3**, 1990, p.39-42)

MEIZOZ (Jérôme). Des corps aux mots: l'impossible érotisme du *Livre pour toi* (**Cahier 4**, 1991, p.23-25)

MICHELOUD (Pierrette). Ecriture, corps en marche (**Cahier 4**, 1991, p.7-10)

MICHELOUD (Pierrette). «Une île verte et longue, en figure de larme» (**Cahier 5**, 1992, p.27-29)

RUEDIN (Pascal). Fonds archivaux et iconographiques (**Cahier 1**, 1988, p.9)

RUEDIN (Pascal). Le premier œuvre pictural (1891-1914) (**Cahier 1**, 1988, p.1517)

RUEDIN (Pascal). Les expositions (**Cahier 1**, 1988, p.23)

RUEDIN (Pascal). Sur un projet d'édition illustrée du *Livre pour toi* (**Cahier 2**, 1989, p.25, ill.)

Dossier de presse sur les *Petits Tableaux valaisans*/Catherine Dubuis (**Cahier 2**, 1989, p.7-12)

Cahiers de la Société des Amis de Marguerite Burnat-Provins, publiés par le MAT du M.A.S.. Rédacteur en chef: Maurice Mercier. Saint-Cézaire-sur-Siagne, France. No 1 (1984) - 7 (1990).

Nous espérons pouvoir en donner bientôt un index complet.

ASSOCIATION DES AMIS DE
MARGUERITE BURNAT-PROVINS

Articles 1, 2 et 7 extraits des statuts de l'Association

Art. 1 En mémoire de Marguerite Burnat-Provins, écrivain et peintre, née en 1872 à Arras et décédée le 20 novembre 1952 à Grasse, une association est créée le 27 janvier 1988.

Art. 2 L'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins est créée en application des articles 60 et suivants du Code Civil Suisse.

Elle n'a pas de but lucratif.
La durée est indéterminée.

Art. 7 L'Association se propose:

- a) de maintenir vivant le souvenir de Marguerite Burnat-Provins et d'assurer le rayonnement de son œuvre littéraire et picturale;
- b) de susciter des recherches concernant son œuvre et sa personnalité dans le cadre de son époque;
- c) de stimuler l'intérêt des institutions et des médias;
- d) de stimuler toute initiative éditoriale de son œuvre littéraire connue ou inédite et de sa correspondance;
- e) de stimuler la publication d'un éventuel catalogue raisonné des œuvres picturales.

BULLETIN D'ADHESION

A retourner à Madame Francine Charlotte Gehri,
secrétaire de l'Association, Avant-Poste 11, 1005
Lausanne

NOM et prénom:

Adresse:

Je, soussigné/e, adhère à l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins et verse ce jour ma cotisation annuelle pour 19 . . par chèque ou virement postal à

L'Union de Banques Suisses à Lausanne,
Compte numéro 360.296.J1 Y
CCP 10-315.2

Date:

Signature:

Le montant minimal de la cotisation est de frs. 40.-